



Russell Banks

L'auteur d'« American Darling », qui publie un livre d'entretiens avec Jean-Michel Meurice, porte un regard sans concessions sur les évolutions de son pays. Rencontre. Page 12.

Peter Ackroyd

L'écrivain anglais a toujours su que « Shakespeare l'attendait ». Après Dickens et Chaucer, cet ouvrage est le point d'orgue de son travail de biographe. Littératures. Page 3.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 1^{er} décembre 2006

PARIS

LE GÉNIE DU LIEU

Traversées savantes ou insolites d'une ville en perpétuelle réinvention.

Dossier. Pages 6-7. Illustration : Tardi pour « Le Monde ».



Voyages

Les carnets de John Muir, qui, au XIX^e siècle, parcourut l'Amérique à pied. Et aussi, JMG Le Clézio au Vanuatu, Charcot au pôle Sud... Essais. Page 10.

Sciences

Myrmécologues, neuropsychologues, physiciens : des scientifiques nous parlent de fourmis, d'hippocampe, d'amande et d'évolution... Essais. Page 9.

Derrida en Algérie

Les 25 et 26 novembre, un colloque officiel était consacré au philosophe natif d'Alger. Reportage sur un hommage à coloration très politique. Actualités. Page 11.

Contribution

Pierre-Louis Basse est journaliste à Europe 1. Il est également l'auteur de plusieurs livres, dont *Ma ligne 13* (éd. du Rocher, 2003) *Séville 82* (éd. Privé, 2006) et son dernier ouvrage, *Ma chambre au triangle d'or* (Stock, 2006)

Pour contrer la domination d'Amazon dans le domaine du commerce informatique des livres, des libraires s'organisent

Apprendre à vivre avec le numérique

Joël Faucilhon

Ces derniers mois, l'attention du monde du livre français s'est focalisée sur les projets de numérisation du savoir, et tout particulièrement sur la guerre de communiqués que se livrent Microsoft, Google et l'Union européenne à propos des bibliothèques numériques. Pourtant, le plus important réside pour l'instant ailleurs, lorsqu'il s'agit de parler de la relation ambiguë et toujours plus étroite entre la chose imprimée et le numérique. Comme la science nous l'a toujours appris, les révolutions arrivent à pas feutrés. Et la mise en place de vastes bibliothèques numériques et d'entreprises « à large spectre » de numérisation des savoirs est un phénomène dont l'impact reste pour l'instant relativement marginal. Faudrait-il rappeler ici qu'aucun projet relatif à la numérisation des savoirs ne dépasse la phase de test ? Seul le projet Gutenberg, fondé en 1971 par des universitaires américains pour donner accès aux livres tombés dans le domaine public, propose déjà 16 000 titres au téléchargement.

Les vraies mutations concernant le livre sont actuellement ailleurs : dans la montée en puissance de la vente sur Internet, par exemple. Comme les grands superstores en ligne refusent de communiquer leurs chiffres, nous ne disposons pas de données claires à ce sujet. Nous pouvons affirmer le seul élément suivant : pour la plupart des éditeurs associés à Lektik-écriture.com, Amazon est devenu le premier lieu de vente, et il n'existe plus aucune librairie française qui puisse rivaliser avec ce site Internet. Par ailleurs, les ventes réalisées sur Internet, particulièrement Amazon, touchent de manière importante les fonds des éditeurs, ceux-là même qui nécessitent un engagement important de la part des librairies françaises, puisqu'il s'agit de livres à rotation lente, mais dont la présence est essentielle.

Devant ces difficultés, une partie de la librairie indépendante française a d'ores et déjà décidé de capituler ; ces derniers mois, de nombreuses librairies indépendantes ont rejoint le programme Marketplace d'Amazon, qui permet à la firme américaine de vendre les livres présents physiquement ailleurs, dans les librairies indépendantes associées à ce programme. Selon Amazon, Marketplace représenterait d'ores et déjà près de 30 % de son chiffre d'affaires. Amazon mène depuis deux mois une campagne agressive à l'attention des librairies indépendantes, selon un principe toujours identique : une librairie indépendante reçoit un e-mail de la part d'Amazon France, pour lui présenter les atouts du programme Amazon Marketplace. Le lendemain, l'équipe commerciale d'Amazon France prend contact, par téléphone, avec la librairie qui a reçu l'e-mail. Le « partenariat » proposé est le suivant : le libraire met à la disposition d'Amazon son stock, et ce dernier apparaît comme « vendeur », sous un pseudonyme plus ou moins évocateur, sur les fiches des livres présentés par Amazon, s'il dispose de ce livre en stock. L'internaute peut alors commander ce livre par le biais de son compte Amazon. En tant qu'intermédiaire, Amazon prélève 15 % sur le montant global de la commande.

La marge demandée par Amazon ne paraît pas excessive pour l'instant, afin d'attirer le plus grand nombre de librairies possibles. Une fois les librairies présentes en nombre suffisant, Amazon pourra durcir ses conditions commerciales. A ce moment-là, les librairies, qui réaliseront un pourcentage de leur chiffre d'affaires important avec Amazon, seront condamnées à accepter les nouvelles conditions de vente du site Internet. C'est d'ores et déjà ce qui se passe sur la plate-forme Amazon Marketplace, aux Etats-Unis.

Mais l'argument n'est pas seulement économique, il tient aussi à la nature et aux envies des librairies indépendantes françaises. En rejoignant le programme Amazon Marketplace, nos librairies

françaises sont destinées à devenir des lieux vides de sens, de simples entrepôts au service d'une grande place de marché qui ne veut pas faire un choix, mais propose de présenter côte à côte des livres qui font sens, et d'autres publiés à compte d'auteur. Puisque c'est bien de cela qu'il s'agit : Amazon ne veut pas faire un choix parmi l'ensemble des livres publiés, son objectif n'est pas de trier, de qualifier un fonds comme c'est le cas pour un libraire indépendant. L'objectif est de proposer une bibliothèque de Babel dont la seule vertu serait la quantité de titres disponibles à la vente. Une librairie est un lieu fini, clôt de murs, et les libraires français sont obligés de faire des choix dans une production éditoriale pléthorique. Trier, organiser, afin que le lecteur ne se retrouve pas « perdu » dans les méandres d'une production éditoriale inégale, puis conseiller et guider le lecteur : telles sont

En rejoignant le programme

Amazon Marketplace,

nos librairies françaises

sont destinées à devenir

des lieux vides de sens,

de simples entrepôts

au service d'une grande

place de marché

les vertus de la librairie indépendante française, qu'un site Internet tel qu'Amazon ne peut ni ne veut assumer.

Ainsi, les librairies françaises qui rejoignent actuellement la plate-forme Amazon Marketplace hypothèquent de manière importante leur avenir, mais également celui des autres librairies indépendantes, par l'accélération de processus déjà en cours, avec la polarisation des ventes de livres sur quelques sites Internet seulement, pour ne pas dire un seul. Par ailleurs, il faudrait souligner que le site Amazon France a fait l'objet d'un dépôt de plainte

de la part du Syndicat de la librairie française (SLF) pour non-respect de la loi sur le prix unique du livre (loi Lang).

La librairie indépendante française n'a pas su (ou pu ?) anticiper, ou seulement s'inscrire dans la logique des nouveaux modes d'achat des lecteurs, avec l'apparition de l'Internet. Le lecteur, aujourd'hui, souhaite commander ses livres de son lieu de travail, lors d'une pause déjeuner, ou encore le soir, au moment où les librairies sont fermées. La librairie indépendante française doit prendre acte de ces mouvements de fond. Il n'est pas trop tard, malgré les années perdues et les tentatives avortées, et différents projets qui visent à mutualiser l'action de plusieurs librairies sur Internet, afin d'obtenir une force de frappe importante et de riposter de manière pertinente à l'offensive, sont en cours d'étude, et devraient voir le jour d'ici quelques mois.

Au niveau de Lektik-écriture.com, nous donnons rendez-vous aux internautes en juin 2007. A cette date, une librairie générale indépendante en ligne, basée sur un réseau de librairies physiques, et sur le principe essentiel de la complémentarité entre le lieu physique et l'espace virtuel, sera mise en place sur le site afin d'affirmer notre soutien à la librairie indépendante française. En attendant, il est essentiel que les librairies « tiennent le rang », pour reprendre une expression tirée du vocabulaire militaire, et n'acceptent pas de rejoindre certains projets tels que celui d'Amazon, qui leur sera fatal à brève échéance.

Fondé en 2003, le projet Lektik-écriture.com rassemble une revue littéraire en ligne, *Contre-feux*, associée aux Espaces de l'édition indépendante, association de plus de quarante éditeurs indépendants francophones, réunis afin d'améliorer leur visibilité auprès du grand public et des professionnels. ■

Joël Faucilhon a fondé le projet Lektik-écriture.com, en 2003. Il s'y consacre totalement depuis un an et demi. Courriel : joel.faucilhon@lekti-écriture.com.

Proposer un texte pour la page « Forum »

par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste : Le Monde des Livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

LETTRÉ DE ROME

Un cycle de lectures animé par Olivier Rolin à la Villa Médicis

LA VILLA MÉDICIS accueille jusqu'en novembre 2007 un cycle de lectures organisé par l'écrivain Olivier Rolin. Intitulée « Aimer la littérature », cette série de neuf rencontres permettra chaque mois à un auteur de lire ou de faire lire des textes d'un écrivain qu'il aime. « Les auteurs qui viendront mettre en scène et en voix leurs admirations, aucune "école" ne les lie : seulement certaines affinités intellectuelles, à commencer par le fait de se reconnaître des maîtres, de s'inscrire dans une histoire, d'avoir une réflexion à cet égard, enfin de partager une conception de la littérature qui n'est pas

celle que font prévaloir les médias », explique Olivier Rolin.

Il a inauguré lui-même le cycle, mardi 14 novembre, en invitant le comédien André Wilms à lire des textes de Varlam Chalamov. Plus de 160 personnes ont écouté dans le grand salon de l'Académie de France à Rome les pages terribles des *Récits de la Kolyma*, entrecoupés par les commentaires et vagabondages littéraires d'Olivier Rolin. Pour ce dernier, « Chalamov peut mener à Dostoïevski et Tchekhov, et même à Chateaubriand et Claude Simon ». Ainsi, la littérature austère et dépouillée de Chalamov s'est mise, le temps d'une soirée romaine, à

dialoguer avec des extraits de Primo Levi ou de Robert Antelme sur l'horreur concentrationnaire.

« Très répandue dans le monde anglo-saxon, la lecture était un genre quasi inconnu en France il y a encore dix ans, rappelle Olivier Rolin. Or, pour un défenseur de l'écrit comme moi, c'est une forme de spectacle utile parce qu'elle ramène à l'écrit alors que tant d'autres spectacles nous en éloignent. » L'exercice se rapproche des préceptes de Roland Barthes qui, dans *La Préparation du roman*, écrivait : « Aimer la littérature c'est, au moment où on lit (...) voir que c'est un homme vivant qui parle, comme si son corps était à côté

de moi. » L'écrivain, en complicité avec Richard Peduzzi, le directeur de la Villa Médicis, souhaite « faire partager cette croyance pour la littérature vivante ».

Parmi les écrivains invités à Rome, certains liront eux-mêmes les textes qu'ils ont choisis, comme François Bon qui proposera François Rabelais le 23 janvier 2007, ou Jean Echenoz qui lira Gustave Flaubert (27 mars). Mais la grande majorité a préféré confier la lecture à un comédien, se réservant de présenter et de commenter les raisons de ses choix. Jean-Christophe Bailly invite Yann Colette à lire Kafka (27 février) ; Bernard Comment confie les textes de

Marcel Proust à Caroline Ducey (17 avril) ; Pierre Michon fera lire François Villon par André Marcon (22 mai) ; Jean Rolin a demandé à André Wilms de faire vivre les textes de George Orwell et Pierre Herbart (10 juillet), tandis que Jean-Philippe Toussaint et le comédien Ange Leccia clôtureront le cycle avec Albert Camus (27 novembre).

Après le succès de la soirée inaugurale, il appartiendra à un pensionnaire de la Villa, Mathias Enard, de transformer l'essai, mardi 12 décembre : cet écrivain en devenir invite Olivier Dautrey à lire des textes de Blaise Cendrars. ■

JEAN-JACQUES BOZONNET

AU FIL DES REVUES

« Cassandre » : dix ans de combats

POUR FÊTER dix ans d'action artistique (1995-2005), la revue *Cassandre*, qui revendique haut et fort, selon Nicolas Roméas, son directeur de la rédaction, le qualificatif de « belle emmerdeuse », publie un recueil d'entretiens et de textes qui rompent avec « la tacite autosatisfaction du monde autorisé de l'art ».

Ces textes permettent de mesurer le chemin parcouru en dix ans, essentiellement dans le théâtre, mais aussi la danse, les arts plastiques, la musique, l'architecture et dans une moindre mesure le cinéma. Il est question de société, de décentralisation, d'économie culturelle et de pratiques de l'art qui sortent des champs classiquement établis.

Un chapitre intitulé « Art et politique » donne ainsi la parole

à l'auteur anglais Edward Bond : « Que représenteraient aujourd'hui les Grecs sans leur architecture, leur sculpture, leur théâtre ? Ils n'existeraient pas, ils n'auraient pas construit de démocratie. L'art est à l'articulation des problèmes fondamentaux ; il n'y a pas de remèdes au fait d'être humain », dit-il. Dans un autre texte, Pierre Bourdieu s'interroge sur la création : « Je crains que les artistes n'aient d'autre choix que de rompre avec la croyance romantique dans le mythe du créateur solitaire. » De son côté, le sociologue Jean Duvignaud tente de redéfinir ce que pourrait être le théâtre citoyen. « La démocratie implique que l'aide apportée [aux arts] soit neutre, car aucun pouvoir économique ou politique ne peut définir la création, il ne peut que l'aider. La

création est inopinée : personne n'attend Shakespeare, Beckett, Godard ou Picasso. Quant à attendre un outil de formation civique, ce fut le rêve de Brecht, de Barthes, de Vilar... »

Ce hors-série permet aussi à un artiste adoué par l'institution, Christian Boltanski, de livrer une analyse décapante de la sacralisation qui règne dans les musées français. « Il est très difficile de se battre contre les musées – je ne parle même pas du marché –, contre cette notion très religieuse qui fait de chaque chose produite par un artiste une relique de saint. La seule manière de lutter, c'est de détruire les œuvres après les avoir montrées, de les traiter comme un spectacle vivant ; il y a une réalité de l'œuvre, mais pas de l'objet », affirme-t-il.

Autres sujets abordés dans ce hors-série co-édité avec les Editions de l'Amandier : les expériences artistiques menées à Mantes-la-Jolie, Montbéliard ou au Creusot pour en finir avec l'opposition ville/campagne, l'art en difficulté (dans les prisons, les quartiers en déshérence), ou encore l'aventure aujourd'hui oubliée du théâtre à domicile menée par Georges Buisson... ■

NICOLE VULSER

1995-2005. Dix ans d'action artistique avec la revue *Cassandre*. Ed. de l'Amandier/Cassandre, 272 p., 20 €. *Cassandre* sort également son 67^e numéro, *Res Publica*, consacré au service public de la culture face aux intérêts privés (92 p., 8 €).

VIENT DE PARAÎTRE

Un livre de science-fiction vraie ! Comment la musique adoucit-elle les mœurs ? Hé bien, ce n'est pas ce que vous pensez !...



ISBN 2-913543-14-6 Prix TTC : 20 €

Un feu d'artifice de souvenirs !... nous rencontrerons Cocteau, Sartre, Gréco, Vian, Ferré, Luter et le Jazz des "caves" de cette époque fabuleuse.



ISBN 2-913543-09-X Prix TTC : 20 €

Editions de l'Orme

DISTRIBUTION LITTÉRALE - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34 Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com

Shakespeare, théâtre du monde

Le Britannique Peter Ackroyd a toujours su que « Shakespeare l'attendait au bout du chemin ». Après Dickens, Blake et Chaucer, cet impressionnant ouvrage est le point d'orgue de son travail de biographe.

Qui a dit que l'auteur d'*Hamlet* n'aurait jamais existé ? Qui a tenté d'accréditer la thèse – aussi célèbre que la polémique française attribuant à Corneille certaines pièces de Molière – selon laquelle Shakespeare n'aurait été que le prête-nom de contemporains illustres tels que Francis Bacon, Christopher Marlowe ou le comte d'Oxford ? Des critiques, des historiens, des esprits chimériques et jaloux ? Sans doute. Mais aussi des observateurs déçus par ce qu'il est convenu d'appeler la « platitude » de la vie de l'écrivain au regard de l'ampleur de son œuvre. « C'est l'un des rares cas d'écrivains dont l'œuvre est capitale mais dont la personnalité ne fut pas jugée digne d'intérêt. Il reste obscur parce qu'à l'époque personne n'a cru bon d'écrire sur lui. » « Shakespeare est le seul biographe de Shakespeare », note l'essayiste Ralph Emerson.

SHAKESPEARE La biographie de Peter Ackroyd.

Traduit de l'anglais par Bernard Turle, Ed. Philippe Rey, 574 p., 25 €.

Fadé, cette existence ? Dès les premières pages de sa biographie, le Britannique Peter Ackroyd balaie ce cliché et nous persuade du contraire. Cela tient à sa façon d'écrire. Une prose nerveuse, jamais pédante. L'art du détail, celui qui fait mouche et qui nous propulse soudain en plein XVI^e siècle anglais. Comme Alice dans le terrier du lapin blanc, on est aspiré d'emblée dans le règne si personnel d'Elizabeth I – un règne dont Shakespeare aura « toute sa vie à subir les contraintes et les incertitudes ».

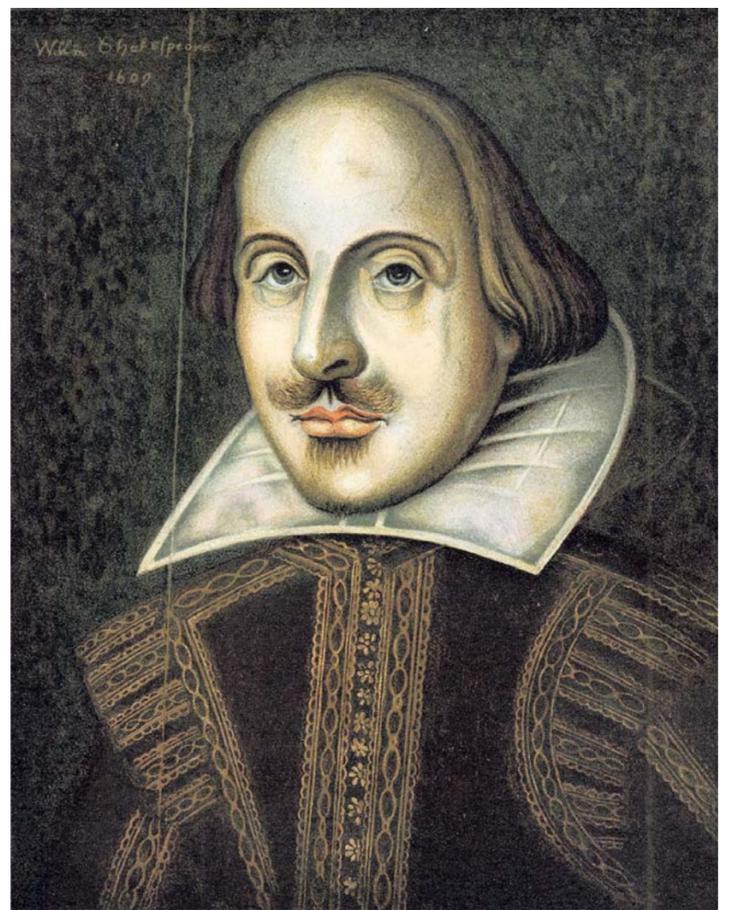
On s'éveille un 23 avril 1564, à Stratford-upon-Avon, alors que le jeune Guillaume (William) vient d'« émerger dans le monde temporel ». On l'a lavé, emmaillotté, on lui a mis dans la bouche un peu de cervelle de lièvre réduite en gelée – c'est la coutume dans le Warwickshire. On l'a baptisé promptement – Peter Ackroyd a même repéré une faute de latin sur le registre paroissial ! – et on lui a placé sur la tête le linge blanc (*chrisom cloth*) qui lui servira de linceul au cas, statistiquement peu improbable, où il viendrait à passer dans son premier mois... De fait, la robustesse du jeune William sera bien-

tôt mise à l'épreuve : dès juillet 1564, on lit dans l'inventaire des enterrements : « *hic incipit pestis* » (ici commence la peste). Une peste noire qui décime Stratford mais épargne miraculeusement Shakespeare. Ce n'est que cinquante-deux ans plus tard que le tocsin sonnera pour « *Shakspere* », comme il écrit sur son testament. « *La signature, note Ackroyd, semble s'évanouir, comme s'il avait à peine pu diriger la plume.* » L'écrivain a-t-il été emporté par une « *crampe spasmodique* », variante de la « *paralysie de l'écrivain* », ou par une « *syphilis tertiaire* » ? Il s'éteint en tout cas le 23 avril 1616, le jour même de son anniversaire, tandis que disparaît ce qu'Ackroyd appelle « *la quintessence du génie d'outre-Manche* », génie qu'il va s'efforcer d'« expliquer » tout au long de ces 600 pages.

Varier à l'infini

Pas en universitaire ni en chercheur, cependant. S'il salue ceux qui l'ont devancé (Duncan Jones, Greenbalt, Holden...), Ackroyd revendique le fait d'aborder son sujet en « *amateur enthousiaste* ». En romancier, presque. Quatre-vingt-onze chapitres lui suffisent à peine pour tracer, en filigrane de ce bouillonnant récit, les lignes de force d'un personnage protéiforme, artiste et bourgeois, poète visionnaire friand des biens de ce monde, gentil-

homme frayant volontiers avec les milieux interlopes... Il y a là l'importance de la nature (cent huit plantes citées dans *Roméo et Juliette*) et l'attachement à la terre, malgré les allers et retours avec Londres et l'inexistante vie de famille. Il y a la malheureuse Anne Hathaway, dont on pense que, comme ses filles et 90 % des Anglaises de l'époque, elle était illettrée (Ironie savoureuse : « *Le plus grand auteur dramatique de la planète aurait été entouré de femmes incapables de lire un mot de ce qu'il écrivait.* ») Il y a Stratford, où il revient mourir et où il se bâtit peu à peu, en investisseur avisé, un joli patrimoine. Il y a son penchant chicaneur et procédurier. Il y a surtout, surtout, le théâtre : « *son goût très anglais du surnaturel et du merveilleux* », sa « *prédilection pour l'horreur et le sensationnel* », mais aussi l'exigence extrême qui le pousse à faire et à refaire, à varier à l'infini pour s'adapter au jeu d'un acteur par exemple (Richard Burbage pour qui il aurait créé les rôles d'Hamlet, de Richard III, de Lear, d'Othello). Il y a les troupes d'amis comédiens dont Ackroyd montre qu'elles sont la condition de l'émergence du théâtre shakespearien et les premiers théâtres « en dur » qui remplacent ceux en bois et torchis pour lesquels Shakespeare a dû manier, lui aussi, la truelle. Il y a Londres, la peste, les disettes, la multitude échevelée, les



Portrait de William Shakespeare en 1609. ANN RONAN PICTURE LIBRARY

incendies, les complots, « *l'atmosphère rance et frileuse autour de la reine mourante* », dont la scène se fera le reflet dans *Troilus et Cressida*. Il y a enfin le fascinant rapport à la religion : dans ce pays protestant depuis peu, Shakespeare, catholique caché, serait-il « *mort papiste* » ?

Au fond, peu importe à Peter Ackroyd les blancs dans la chronologie, les fameuses « *années perdues* », les questions non élucidées. Il les signale, ne mélange jamais faits et hypothèses, mais nous embarque. Vers quoi ? Une scène grandiose et dérisoire, populaire et raffinée, tragique et

burlesque, où tout n'est qu'apparences et jeux de miroirs. Une scène où nos passions s'appellent Macbeth, Shylock, Falstaff, Ophélie ou Desdémone. Appelez-la le « *théâtre du monde* ». Ou, plus simplement, dites qu'il s'agit d'une grande et envoûtante biographie. C'est comme il vous plaira... Mais une fois le rideau levé, il y a peu de chances que vous quittiez la salle. ■

FLORENCE NOUVILLE

Signalons également la biographie inédite de Shakespeare écrite par Claude Mourthé (Gallimard, « Folio biographies », n° 18).

« Tout part de lui, tout y revient »

Dans son appartement de Kensington, devant la bibliothèque qui fait le tour de son salon, Peter Ackroyd, romancier et célèbre biographe (Dickens, Blake, Chaucer...) explique que son livre sur Shakespeare sera la dernière de ses biographies d'écrivains.

Parce que tout part de lui et que tout y revient, il y a un réel engouement, en Angleterre, pour les biographies de Shakespeare. Cette vogue intarissable remonte à la seconde moitié du XIX^e siècle et à la publication de l'ouvrage d'Edward Dowden, *Shakespeare : A Critical Study of His Mind and Art*. Je ne me l'explique pas vraiment : c'est une maladie typiquement anglaise. Les Français feraient-ils cela avec Racine ou Corneille ? C'est comme si nous vou-

lions constamment sonder les origines de l'« Englishness », les racines de l'imagination anglaise. Celle-ci a trait à une manière de faire tenir ensemble le divertissement et la tragédie pure, le lyrisme et le surnaturel, la truculence pratique et la vulgarité... Inconsciemment, Shakespeare était donc mon ambition ultime, je savais qu'il se tenait au bout du chemin, attendant d'être « exécuté » ou ramené à la vie, ce qui revient au même. Son énergie, son professionnalisme, son ambition, son extraordinaire versatilité, ses penchants bourgeois, m'ont fasciné, mais pas autant que le côté pragmatique de son génie.

Il coupait des tirades, introduisait de nouveaux personnages ou de nouvelles scènes, changeait des fins quand ça l'ar-

rangeait. Prenez *Othello*, qui fut repris afin de revoir le rôle d'Emilia. Il fallait en effet la rendre plus sympathique pour empêcher une réaction négative du public lorsqu'elle donne le mouchoir à Iago, celui-ci devant rester l'unique architecte du mal. En cela, Shakespeare a sans doute tenu compte de la réaction ambivalente du public lors des premières représentations de la pièce. Quelquefois, on trouve deux versions différentes de la même tirade, par exemple dans *Peines d'amour perdues*, l'une beaucoup plus lyrique que l'autre. Shakespeare pouvait ajouter du texte à une œuvre jouée à la cour ou la modifier pour y inclure un comédien. Tout cela montre que ses pièces revêtaient pour lui un caractère provisoire et fluide. Toutes

conservent la marque de l'improvisation, de l'invention spontanée. Et nous pouvons supposer que chaque pièce pouvait différer selon les représentations. Après Shakespeare, je continuerai à écrire des biographies. A l'instar de mon gros livre sur Londres, je me suis embarqué dans une histoire de la Tamise, ses bruits, ses reflets, ses sources cachées, son caractère sacré, ses cygnes, sa pollution... J'envisage même de me lancer dans un portrait de Venise, une première pour quelqu'un qui, dans son œuvre, n'a jamais quitté l'Angleterre. Mais des biographies d'écrivains, je n'en écrirai plus. Shakespeare, comme prévu, a eu le dernier mot. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FL. N.

Le rebelle McEnroe contre Bambi Jackson

Un récit qui commence par « *sentimentaux s'abstenir* », comme *Le Scandale McEnroe*, de Thomas A. Ravier ne peut être que réjouissant. A recommander pour combattre les automnes déléterés, et comme cadeau de Noël à moins de 15 euros. Il ne s'agit pas de nostalgie, ni de se remémorer un certain 9 septembre 1979 – Ravier avait 9 ans – où « à New York, McEnroe, vingt ans, remporte sur un ange blond échevelé son premier titre ». Il n'est question ici que de présent, et de présence, celle d'un « *amateur supérieur* » inspiré, « *portant pour quelques illuminés le souvenir mobile de ces jours heureux où le corps n'était pas une équation à résoudre au plus vite, un foyer numérique, une ténébreuse affaire, un calcul savant dispendieux, mais, au contraire, ce rappel de toutes nos facultés* ».

A l'inverse, *Bambi Frankenstein*, le roman de Jean-Hubert Gailliot, où réapparaît le narrateur portant son propre prénom, pensionnaire momifié de l'Hacienda (1), met en scène une autre star planétaire, mais dévorée, elle, par le marché – quelque 133 millions d'albums vendus –, Michael Jackson :

« *Son martyre spécial ne tenait-il pas à sa faculté unique d'accueillir toutes les tares et contradictions de l'époque : l'amour de la nature, les phobies, le culte de la beauté, le métamorphisme, la jeunesse éternelle (... non seulement de les accueillir, ces tares et ces contradictions, sans en rejeter aucune, mais de les incarner dans la chair étrangement composite qui était la sienne à leur degré maximum ?* »

Dans l'étrange voyage en avion que fait le narrateur, une nuit de décembre, dans le jet privé de Jackson, Gailliot, avec son humour, son sens du jeu, du double jeu, fait surgir toutes les ambiguïtés de l'histoire Jackson, petit gamin noir surdoué, dernier-né d'une famille d'artistes, chanteur surpassant ses frères et sœurs, danseur « *tout entier art* » devenu sa propre momie. Corps et visage devenus le miroir de son illusion, à moins qu'ils ne soient « *le récit véridique de la fiction que devenaient nos existences* ».

Avec son style rapide mêlant inventions, observations, digressions, Gailliot emmène son lecteur, tambour battant, dans une angoissante cavalcade qui se termine par une très singulière

séance d'un certain « Cercle Adolfo Bioy Casares » (l'un des auteurs favoris de Gailliot), présidé par J. M. Coetzee, et où sont présents d'autres écrivains de l'univers intime de Gailliot : J. G. Ballard, Joyce Carol Oates, Jean-Jacques Schuhl, Juan José Saer. Est-ce incongru, inattendu, sans rapport avec Michael Jackson ? Pas du tout. Jean-Hubert Gailliot, comme dans ses

PARTI PRIS
JOSYANE
SAVIGNEAU

trois précédents romans, joue, brillamment, sur le même clavier : la mise en question des apparences et l'hommage à une constante vérité, celle de la littérature.

Pour passionnante qu'elle soit, la méditation sur le cas Jackson a quelque chose de lugubre, de mortifère. Et la poursuite, avec Thomas A. Ravier, de la figure solaire de John McEnroe, « *un mousquetaire endiablé qui emballe la narration* », est un excellent antidote. Ravier lui aussi convoque ses écrivains

de prédilection, dont Rimbaud, Artaud, Nabokov, Céline, Sollers – avec notamment l'apparition de McEnroe dans *Femmes* – et le Morand de New York.

Car il faut aimer New York – « *la violence de la ville est dans son rythme* », dit Morand – pour aimer McEnroe : « *Il a croqué dans la pomme. La police des mœurs, prude ou provinciale, ne l'aimera jamais vraiment.* » Il faut être fou de jazz – Ravier dédie son livre à Max Roach – sans doute plus encore que de rock, dont McEnroe se dit fan. Il faut enfin rechercher, toujours, ce qui contredit la lourdeur, l'hypocrisie, le « *roman officiel* ». Quoi de mieux alors que ce « *miraculé de la verticalité émotive* », que son « *excentricité accentuée* » pour « *s'immuniser contre le travail d'uniformisation romanesque* » ?

Pourquoi un certain public a-t-il détesté ce « *poupon délinquant exaspérant* », ce gaucher volant sur le court ? Parce qu'il n'était pas, physiquement, un très bel athlète ? A cause de ses colères, de ses invectives, des insultes au public, à l'arbitre, de son doigt levé – « *fuck you !* » –, de sa tête de sale gosse sorti d'une BD à la

Peanuts ? Pas du tout. La vraie et seule réponse a été donnée depuis longtemps par Flaubert, en une phrase qu'on devrait passer en boucle, à la télévision, sur Internet, comme un perpétuel sous-titre vengeur : « *Plus que jamais je crois à la haine inconsciente du style* ». ■

LE SCANDALE MCENROE

de Thomas A. Ravier. Gallimard, « L'Infini », 110 p., 12,50 €.

BAMBI FRANKENSTEIN

de Jean-Hubert Gailliot. Ed. de l'Olivier, 128 p., 15 €.

(1) Voir *L'Hacienda* (Ed. de l'Olivier 2004).

Dans le n° 97 de la revue *L'Infini* (hiver 2006), Thomas A. Ravier publie un passionnant « *Matricide d'Alfred Hitchcock* », subtile analyse du travail de « *l'homme qui en savait trop sur les mères* ». A noter, dans cette même livraison, une brève nouvelle de Philippe Lançon, « *La Fin de la neige* » et un beau texte d'une jeune universitaire de Téhéran, Mahtab Bolouski-Raskédian, « *"L'air"* dans la dramaturgie de Jean Genet » (Gallimard, 128 p., 15 €).

ZOOM



LA PETITE ROBE BLEUE
de Doris Dörrie
Quelques mois après la mort accidentelle de son mari, Babette s'achète une robe en organdi bleu,

sorte de mue volontaire pour tenter de renaître à la vie. Ce vêtement la met en contact avec Florian, l'ami du couturier qui a créé cette robe et qui vient de mourir d'un cancer. La perte de l'être aimé rapproche Babette et Florian dans un couple impossible qui cherche désespérément à jeter un pont par-dessus l'abîme du deuil. Doris Dörrie nous avait habitués à des choses plus légères et parfois superficielles, récits tournant souvent autour de femmes dont les crises existentielles étaient préfabriquées par notre société. Ce roman, paru en 2002 en Allemagne, tranche agréablement avec sa précédente production. Bien que personnellement marquée par un deuil intime qui est à l'origine de ce livre, l'auteur a su prendre une distance qui donne à son roman des accents parfois tragi-comiques, sans en oblitérer ni la profondeur ni l'émotion. La mort fait partie de la vie ; c'est une lapalissade à laquelle Doris Dörrie a su pourtant donner une forme originale – et vivante. *P. Dhs.*
Traduit de l'allemand par Jeanne Etoré-Lortholary, Belfond, 158 p., 18 €.

LA MULTITUDE ERRANTE

de Laura Restrepo
Par la profondeur et la pertinence de ses thèmes, par la qualité de son style, par ses engagements, cette Colombienne s'impose aujourd'hui comme la grande dame des lettres hispano-américaines. Après l'admirable *Délire* (2005), elle propose aujourd'hui une longue nouvelle sur l'errance et l'amour, la destruction des peuples qu'on déracine et leur possible rédemption. Comme toujours chez cet auteur, la politique, la culpabilité et les symboles jouent leur rôle et c'est, comme dans la vie, l'amour qui rend l'espoir, reconstruit les hommes et finit par triompher. *J. Sn.*
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Françoise Prébois, Calmann-Lévy, 138 p., 12 €.

Une banlieue de Melbourne, l'été austral, l'amour du cricket... un roman mélancolique de Steven Carroll
Pour l'amour du geste parfait

Il y a tout juste un an paraissait *De l'art de conduire sa machine* (1), roman plein de grâce et de délicatesse signé par un auteur australien jusqu'alors inconnu en France : Steven Carroll. Né à Melbourne en 1949, ce subtil romancier a été tour à tour chanteur dans un groupe rock, professeur de littérature anglaise, dramaturge, critique théâtral (1994-2003) et littéraire – fonction qu'il occupe encore à *The Age* –, avant de débiter une carrière dans les lettres en 1992 avec *Remember me, Jimmy James* (non traduit). Mais c'est avec son quatrième roman, et premier volet d'une trilogie, que Phébus a choisi de nous faire découvrir cet écrivain à la prose économe et raffinée qui sait tout aussi bien nous dépeindre les rudiments de conduite d'une locomotive à vapeur – ou ici du cricket – que nous faire pénétrer dans les méandres et les tourments d'une âme. Le tout avec un charme mélancolique qui enveloppe aussi bien ses personnages que ses lecteurs.

Un charme qui, dès les premières lignes d'*Un long adieu*, nous entraîne à la lisière de deux mondes, celui de la ville et de la campagne, dans cette banlieue populaire de Melbourne où Steven Carroll a grandi. En ce mois de décembre 1960, l'été austral débute au son d'une musique venue de loin. L'équipe de cricket des Caraïbes vient de débarquer pour

une tournée de quelques mois en Australie. Et avec elle, le monde auquel voudrait appartenir le jeune Michael, un adolescent de 16 ans. Celui des Lindwall, Larwood, Trueman... ces lanceurs de légende dont il connaît les moindres faits et gestes à travers les coupures de presse et les livres qui ornent son bureau.

En quête du geste parfait qui pourrait le propulser hors de son quartier et d'une banlieue « répugnante qui sent le skaï et le chewing-gum tiède », Michael s'entraîne comme un forcené, contre la clôture de la maison, au grand dam de sa mère et de sa grand-mère exaspérées par le « cloc » de la balle contre le bois. Quand il ne s'échappe pas vers le terrain d'entraînement pour retrouver, au



Rencontre de cricket entre les Caraïbes et l'Australie, le 19 décembre 1960. HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

centre de l'ovale de béton, « le seul univers qui lui importe, celui du rythme et de la vitesse. (...) Les heures qu'il consacre à l'entraînement sont les seules où il ne regarde pas vers l'avenir ou le passé. Sur le terrain la durée n'existe plus, et il n'y a que le déclin du jour pour lui rappeler que là-bas, très loin dans le monde ordinaire, le temps continue de s'écouler ». Avec ses heures et ses malheurs, ses faux-fuyants, ses rêves avortés, ses dépressions, ses frustrations, ses démissions.

Union des contraires

Car là-bas, dans ce monde ordinaire qu'il cherche à fuir, il y a ce couple de contraires que forment Vic et Rita, ses parents, entre lesquels ce fils unique est de plus en plus tiraillé. D'un côté la mère, aux robes trop élégantes pour le quartier, qui cherche vaillamment à se donner l'illusion d'une famille unie. De l'autre le père, ancien mécanicien de chemin de fer à la retraite, qui assouvit

sa soif de grands espaces sur les greens de golf autant que dans l'alcool, malgré sa maladie... Vic n'a qu'un rêve : partir pour mourir enfin libre.

Autour de ce noyau rongé par la solitude, le silence, les non-dits et les secrets, il y aussi Mary, la grand-mère alitée et défaite par une vie entachée par une honte qu'elle n'a su endiguer. Le docteur Black, médecin lettré, spécialiste d'Henry James, qui ne se résout pas à ce que l'*« Hôte distingué »*, sans un mot, lui enlève ses patients. Mais aussi Webster, le propriétaire des usines du même nom, qui, au faite de sa réussite, tente d'oublier l'ennui en s'enfonçant dans la nuit à bord de son bolide noir. Frank Worrell, enfermé dans la solitude que lui confère la charge d'être le premier capitaine noir de l'équipe des Caraïbes. Et surtout Kathleen Marsden, jeune fille orpheline rompue à la solitude grâce à laquelle Michael va s'entrouvrir à un autre monde fait de sourires, de regards,

de désir... A défaut d'atteindre celui qu'il caresse de son gant de cuir usé, et dont il devra se résigner à dire, adieu.

Dans la torpeur de cet été, ponctué de rires bruyants, de larmes étouffées, de sifflements de train dans le lointain, de retransmissions de match, des échos des tambours blancs venus des îles, Steven Carroll saisit avec une infinie tendresse ces existences fragiles, banales et vacillantes. Des fils de vies, ballottés entre les rêves et la réalité, qu'il entrelace à mots tenus, dans une même geste, un même regard profondément humain.

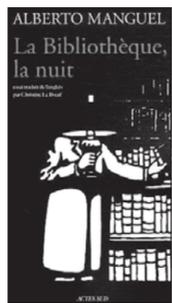
Le livre de Carroll est émouvant de ce qu'il dit des amours défuntes, des espoirs brisés, des renoncements, des désenchantements. *Ce long adieu* s'entend comme le chant mélancolique dédié par un homme à une enfance perdue. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) *Phébus*, 2005.

Promenade joyeuse et érudite à travers la bibliothèque d'Alberto Manguel
La consolation et l'oubli

A Toronto, les enfants d'Alberto Manguel disaient en plaisantant qu'il leur faudrait une carte d'adhérent à la bibliothèque pour rentrer à la maison. Quand les livres deviennent à ce point une part de l'identité de leur propriétaire, on comprend qu'un nouveau livre soit nécessaire pour faire le point. Alberto Manguel lit la nuit, écrit le jour. Mais écrit-il sans lire ? Lit-il sans écrire ? Montaigne lisait le jour et dormait la nuit, pour récupérer dans le sommeil les forces perdues par la lecture, pour conjurer l'oubli du corps. Alberto Manguel n'est pas d'accord : le corps n'est jamais absent de la lecture. « Quand Pétrarque fait l'ascension du mont Ventoux, je m'essouffle ; lorsque Keats nage, je me sens revigoré ; les dernières pages de Kim m'emplissent d'une tendre amitié ; à la première description du Chien des Baskerville, je jette par-dessus mon épaule des regards inquiets. »



LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT
(*The Library at Night*)
d'Alberto Manguel.

Traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Boeuf, Actes Sud, 336 p., 23 €.

un bout, l'autodafé nazi de l'autre, le massacre de la mémoire indienne par les inquisiteurs, la vogue inconsiderée des microfilms, puis des mises en boîte informatique : autant de risques qu'a encourus la mémoire des livres et qui rappellent leur force toujours dangereuse pour qui veut asseoir sa domination sur l'ignorance.

Bagdad, Kaboul, Beyrouth appartiennent tristement à l'histoire des bibliothèques perdues. Or si Alberto Manguel soulève les problèmes que pose la politique internationale, les dictatures, les caprices de la Toile, il n'écrit pas en théoricien. Comme ses précédents ouvrages (sur la lecture, la peinture fantastique, les lieux imaginaires), il rédige celui-ci comme le récit d'une promenade intérieure, en partant de la construction de sa bibliothèque dans le presbytère de village où il vit. Une promenade érudite, certes, mais vivante, humaine et souvent drôle.

En 1968, les étudiants allemands lançaient : « Ici, on ne cite pas ! » On se doute qu'Alberto Manguel s'insurge contre ce mot d'ordre démagogique : « Citer, répond-il, c'est réfléchir à ce qui a déjà été dit et si nous ne le faisons pas, nous parlons dans un vide

où nulle voix humaine ne peut produire un son. » Il cite donc, lui-même, beaucoup, puisant dans mille cultures (chinoise, persane, arabe, anglo-saxonne, hispanique, hassidique) et formant un rêve humaniste de cosmopolitisme et de mémoire infinie.

Mais l'histoire des bibliothèques est aussi celle de l'oubli. Car classer, c'est éclairer et donc rejeter dans l'ombre. C'est conserver et donc admettre que l'activité favorite des hommes et du temps est de détruire. N'y eut-il pas un prince d'Este pour éliminer de sa bibliothèque la *Divine Comédie*, jugée trop divertissante ? Callimaque, Assurbanipal, Pétrarque, Dewey ou un libraire afghan, Shah Muhammad Raïs, auront joué chacun son rôle dans l'édification d'une bibliothèque réelle ou idéale. « Consolation » est le mot-clé pour Manguel. Il n'y a pas de mémoire sans nostalgie. Un unique vers d'un Achille perdu de Sophocle, recueilli par un certain Septimius, laisse supposer un chef-d'œuvre enseveli : « L'amour est comme de la glace tenue en main par des enfants. » Et ce vers, cité par Septimius, est rapporté par Tom Stoppard, puis par Alberto Manguel, puis par une critique du *Monde*, puis par des lecteurs, avant de trouver sa place dans une bibliothèque. ■

RENÉ DE CECCATTY

Maurice Petit et l'association Confluences ont rendu hommage à Alberto Manguel à Montauban, du 14 au 26 novembre avec des lectures, des expositions et des débats.

Une histoire d'amitié dans l'Italie des années de plomb
Leur meilleure année

LE PAYS DES MERVEILLES
(*Il Paese delle meraviglie*)
de Giuseppe Culicchia.

Traduit de l'italien par Vincent Raynaud, Albin Michel, 388 p., 22 €.

Pour toute une génération d'Italiens, l'année 1977 a été un tournant, le moment où les illusions d'une décennie marquée par la contestation ont basculé définitivement dans l'abîme du terrorisme avec son cortège de tragédies et de deuils. Giuseppe Culicchia, dont les lecteurs français ont déjà pu lire *Patras* et *Paso doble*, avait seulement 12 ans à l'époque, mais il se souvient apparemment très bien du climat à la fois survolté et dramatique qui dominait le pays. Aujourd'hui, il y revient avec un très beau roman, drôle et amer, qui confirme l'intérêt grandissant des romanciers italiens pour la blessure des années de plomb.

Pour évoquer l'atmosphère et les événements qui ont marqué cette année tourmentée, Culicchia adopte toutefois un point de vue particulier et marginal, celui d'Attilio – un adolescent de 14 ans, vivant dans un petit village de la banlieue de Turin – qui raconte au jour le jour ses péripéties, ses rêves et ses déceptions. En dépit de son surnom, Attila est un garçon silencieux et rêveur, qui voudrait échapper à la monotonie de sa vie quotidienne. Il y parviendra grâce à l'amitié qu'il noue avec un nouveau camarade de classe, l'infréquentable Francesco Zazzi, dit

Franz, fanfaron, vulgaire et provocateur. Se déclarant inconditionnellement fasciste, il fait preuve d'un utopisme ingénu, alimenté plus par la consommation de drogue et la lecture de *Playboy* que par la réflexion politique. Attila regarde avec ironie et scepticisme les rodomontades de son ami, tout en étant fasciné par sa vitalité et son désir de liberté. Ensemble, ils cherchent une alternative à la grisaille de leurs journées, en découvrant les outrances du mouvement punk.

Drames politiques

Le Pays des merveilles est une incroyable histoire d'amitié, le temps d'une année scolaire. Une amitié faite de bravades et de rires, de discussions et de blagues, d'envie de liberté et du désir de grandir vite, pendant qu'un monde semble s'écrouler et que la violence politique gagne. Culicchia restitue à la perfection leur évolution et l'étrange mélange culturel d'un univers où coexistent l'équipe de football du Torino et les Sex Pistols, Che Guevara et *Taxi driver*, les blagues grivoises et les retransmissions à la télé. Dans son récit, Attila enregistre également les soubresauts de la société et les drames politiques qui secouent le pays. Néanmoins, avec Franz, ils expriment un besoin viscéral de changement qui se brise contre l'impossibilité d'y parvenir. En équilibre entre nostalgie et ironie, Culicchia a écrit le roman de toute une génération d'Italiens. ■

FABIO GAMBARO

De l'allègre correspondance de Voltaire et Vauvenargues au temps du pessimisme et des désillusions

Des goûts et des colères

**CORRESPONDANCE
VOLTAIRE-VAUVENARGUES**
Préface de Lionel Dax.

Editions du Sandre (57, rue du Docteur-Blanche, Paris XVI^e), 90 p., 11 €.

LE MONDE COMME IL VA
de Voltaire.

Gallimard, « Folio », 106 p., 2 €.

Le goût est une grande affaire : c'est celle-là même qui occupe la merveilleuse correspondance entre Voltaire et Vauvenargues, un jeune capitaine de 27 ans « follement amoureux de la liberté » ; il est lassé des campagnes au service de Louis XV, retranché dans un camp militaire à Nancy. La guerre qu'il veut mener est ailleurs. Il est hardi et sait que « les embarras des grands desseins » ne rendent pas misérable ! Il écrit, pour la première fois, le 4 avril 1743, à l'auteur des *Lettres philosophiques* qui a 49 ans : « Dans les matières de goût, il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation, le sentiment dépendant moins des choses, que de la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre. » Goût, sentiment, vitesse, esprit : tout est lié. Ce qui est visé juste, là, c'est ce qui est infalsifiable ! Le faux goût est une inondation permanente qui ne quitte pas notre actualité.

Voltaire est un joueur. Vauvenargues le sait. L'enjeu de cette correspondance dont la force est dans la liberté, c'est donc de défendre les partis pris politiques et esthétiques contre le mauvais goût. Les révolutions s'organisent dans la volupté des conversations et le secret des échanges. Voltaire répond au soldat qu'il vit dans un siècle où tout lui semble un peu petit, « où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie ». Alors discutons. Vauvenargues lance le débat : que choisir entre le semblant, l'enflure de Corneille et le caractère flamboyant de

Racine ? Il choisit Racine contre Corneille qui amplifie des sentiments qu'il n'a pas. Voltaire se pique au jeu, heureux de cette querelle sur le goût : il rappelle que Corneille « crée la tragédie dans un siècle barbare » et que « les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes ». Et il termine ainsi sa lettre pour son jeune admirateur : « Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé ; vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. » Une amitié va naître, qui durera quatre ans, jusqu'à la mort de Vauvenargues.

Limites de la faveur royale

Durant cette période, les échanges se multiplient entre les deux hommes, ils se rencontrent, se lisent, se critiquent. Ils discutent sur l'instinct de La Fontaine, sur Bossuet, Pascal, Fénelon, Boileau, Molière. Voltaire annote, à la demande de son ami, deux de ses textes : *Les Orateurs* et *Les Réflexions critiques sur quelques poètes*. A son tour, Voltaire fait parvenir sa tragédie *Sémiramis* à son dévoué correspondant pour qu'il en ait la primeur et, le cas échéant, la critique. Vauvenargues lui envoie son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (février 1746). Voltaire émet une réserve : « Ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin ? N'importe, le reste m'enchanté. » Et com-

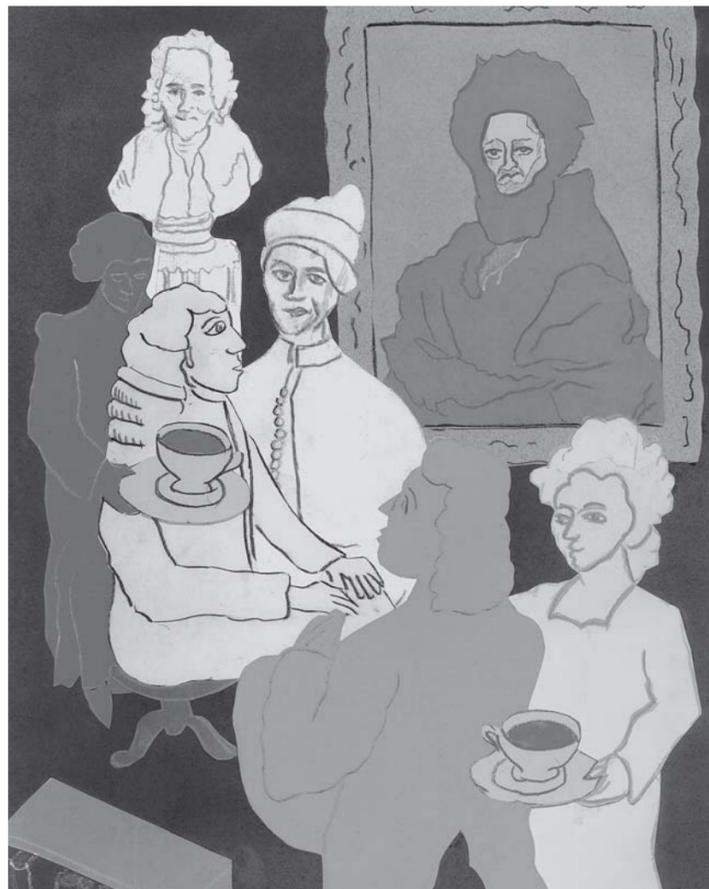
« Le mal est sur la terre »

En 1759, Voltaire publie anonymement *Candide*. Le conte est condamné à Paris et à Genève, mais rencontre un grand succès. La doctrine de l'optimisme y est violemment combattue : « Il le faut avouer le mal est sur la terre. » Cette

bataille de Voltaire ne peut être dissociée de celle menée pour la tolérance, qui est une vertu cardinale. Le Centre international d'étude du XVIII^e siècle de Ferney-Voltaire nous offre une magnifique édition du *Candide* richement illustrée

par les collages de Hugh Bulley, originaux, burlesques, vivants et audacieux.

Candide, de Voltaire. Préface d'André Magnan, collages de Hugh Bulley, Centre international d'études du XVIII^e siècle, 126 p., 20 €.



Collage de Hugh Bulley extrait de l'édition de « Candide » réalisée par le Centre international d'études du XVIII^e siècle.

ment, comme on a pu le prétendre, pour distraire la duchesse du Maine. Le tragédien est doublé d'un conteur né dont on recherche la société pour la broderie des aventures : il imite, invente, mime, déclame, fait parler des personnages créés ou connus ; il n'est jamais ennuyeux.

« La fonction d'une catharsis »

C'est dans les contes que l'écriture de Voltaire est, sans doute, la plus mobile. Aussi libre que dans la correspondance. Bref, l'esprit du poète est dans les contes. Mais, en 1748, la situation sociale et sentimentale du grand écrivain a changé : il est triste du détachement d'Emilie du Châtelet et faiblement consolé par sa nièce, M^{me} Denis. Des affaires le rongent (notamment Travenol). Il est déçu de sa vie parisienne. Le temps est à la désillusion. Le pessimisme le gagne. Il pointe l'ignorance, la superstition et la cupidité de ses contemporains. « Dans la psychologie voltairienne, nous dit encore René Pomeau, le conte remplit la fonction d'une catharsis. » *La vision de Babouc, ou le monde comme il va*, s'inscrit dans ce contexte où les hommes « partout également fous », lui semblent « opaques », incohérents, contradictoires : l'ange Ituriel envoie Babouc observer Persépolis (c'est Paris). De son rapport dépend le sort de cette ville où le « mauvais fourmillement et le bon est rare » : « Si tout n'y est pas bien, tout est passable. » Morale ? Il faut se résoudre à laisser aller le monde comme il va. Autrement formulé : tout va bien dans le pire des mondes possibles. ■

VINCENT ROY

Les « Cahiers de la Petite Dame », document irremplaçable sur Gide Pour l'art et pour le plaisir

**JE NE SAIS SI NOUS
AVONS DIT
D'IMPÉRISABLES CHOSSES**
Une anthologie des « Cahiers de la Petite Dame »

de Maria Van Rysselberghe.

Choix et présentation de Peter Schnyder. Gallimard, « Folio », 708 p., 10 €.

Quelques jours avant la mort de Gide, en 1951, Maria Van Rysselberghe, la femme auprès de qui il vivait depuis près d'un demi-siècle, lui dévoilait un secret : elle avait tenu et tenait encore, presque au jour le jour, à partir de 1918, des cahiers où elle consignait des « Notes pour l'histoire authentique d'André Gide ». Gide ne semble pas avoir saisi la portée de jeu qu'elle lui révélait et dont, possiblement, il se doutait, observe Peter Schnyder en introduisant à une très nécessaire anthologie de ces notes, qui sont d'ailleurs beaucoup plus : une œuvre presque autant qu'un document irremplaçable.

Le jeu consistait à prendre auprès du « contemporain capi-

tal » qu'était Gide la posture d'un Eckermann sans dévotion (l'original notait des propos tenus par Goethe posant en Goethe), un témoin admiratif, amical, spirituel, amusé, jamais dupe d'un artiste aux prises avec ses complications et son humour aussi, son goût impérieux de la vérité. La relation entre André Gide et Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame, épouse du peintre belge Théo Van Rysselberghe, est à l'origine d'un des romans familiaux les plus étonnants qui se puisse concevoir, véritable laboratoire des moeurs de demain inventé par un écrivain qui voulait préserver les conditions de son art en même temps que celles de son plaisir.

Esprit de liberté

Que l'on songe seulement à cette année 1918, où Gide s'éprend de l'adolescent rimbaldien Marc Allégret, pratiquement confié à sa garde par une famille de pasteurs protestants, l'emmène à Londres pour le présenter à la fille de Maria, Elisabeth Van Rysselberghe, qui, par goût de l'indépendance, travaille dans une ferme avec une amie de son âge. Gide à cette occasion fait la connaissance de Dorothy Bussy, qui appartient au groupe de Bloomsbury ; elle s'éprend de lui, pédéraste qui va sur ses 50 ans, et sera sa traductrice, tous jours éprise, sans vrai espoir. Au retour, sa femme Madeleine lui avoue froidement qu'elle l'a puni de la pire manière pour cette liaison affichée avec le jeune Allé-

gret : elle a détruit toutes les lettres qu'il lui a écrites depuis leur adolescence de cousins germains et dans lesquelles il a le sentiment d'avoir donné le meilleur de lui-même, sa vie spirituelle. La Petite Dame relate ce drame, comme elle relatera la naissance de Catherine, l'enfant que Gide a fait en toute conscience à Elisabeth, puisque Marc ne s'est pas prêté au rôle de géniteur.

Elisabeth voulait un enfant pour l'élever à sa guise, dans un esprit de liberté. Récit de la Petite Dame, en 1922 : « J'ai dit dans ces « Notes » comment les désirs d'Elisabeth inclinèrent spontanément vers Marc, qui s'était épris d'elle, et la profonde joie que Gide en eut au printemps 1920. Il commençait à s'inquiéter de devoir attendre si longtemps la venue de cet enfant, et m'en parlait parfois. (...) Détourné pour lui-même de ce but, il retrouva avec Elisabeth toute la liberté qui favorise les dispositions amoureuses, et c'est ainsi qu'un dimanche de juillet, au bord de la mer dans la solitude matinale d'un beau jour, fut conçu l'enfant que nous attendons. Maintenant, il veut y voir sa destinée, et que cela devait être ainsi. »

A leur parution, en 1973, avec une préface d'André Malraux, en grande forme de critique littéraire, qui donne l'exacte mesure de ces *Cahiers de la Petite Dame*, ils ne firent sensation que parmi les lettrés : le temps de Gide était passé. Il semble revenu. Et c'est un bonheur sans mélange pour l'intelligence en liberté. ■

MICHEL CONTAT

Un ample et ambitieux roman des temps postmodernes Utopies et désillusions

SIMPLES MORTELS
de Philippe de la Genardière.

Actes Sud, « Babel », 432 p., 9,50 €.

En 1979, Philippe de la Genardière, 30 ans, entrait en littérature avec un magnifique texte sur son séjour en Orient, à Chiraz, *Battue* (« Digraphe », Flammarion). Depuis, il y a eu une quinzaine d'ouvrages, romans et essais, inspirés par les arts plastiques (*La Peinture de l'amour*, Hazan 1996) ou la musique, comme *Le Tombeau de Samson*, Actes Sud 1998 – une biographie imaginaire du pianiste Samson François.

Écrit après une trilogie de la « folie rédemptrice » (*Legs*, 1991, *Morbidezza*, 1994, et *Gazo*, 1996), son dernier roman, *Simples mortels* – paru en 2003 –, reprend un projet plus ancien qui, en 1987, orientait déjà *Le Roman de la*

communauté (Flammarion) – issu d'un séjour de deux ans à Rome, à la Villa Médicis. Il s'agit d'oser, ni plus ni moins, un roman sur la condition humaine, qui serait ancré dans la réalité contemporaine, scandé par le passage des générations.

« Simples mortels »

Dates, retour des saisons, utopies, espoir des lendemains qui chantent : le temps est constamment présent dans le roman, qui commence au crépuscule, à l'heure où les étourneaux prennent leur envol. C'est une cité de banlieue – ce qu'on appelait une ville nouvelle – près de Paris –, mais « ce pourrait être à Gènes ou à Vienne », à Berlin ou à Tokyo... Apparaît un quatuor de personnages : Joël et Flore, avec leurs illusions et leurs désenchantements, leurs enfants Fred et Lou, devant lesquels ils commencent à s'entre-déchirer.

Tandis qu'on suit ces « *simples mortels* » dans leur réalité quotidienne, qu'on voit cette famille évoluer et se détruire, un autre texte, en italiques, entre en résonance avec le roman, tissant le fil de l'histoire presque immédiate – la dernière décennie du XX^e siècle. «... Oui, le vieil équilibre avait volé en éclats – n'allait-on pas entrer dans un autre temps, comme l'indiquait le calendrier, n'était-on pas à la veille d'un nouveau millénaire ? » Rien de raréfié, mais un souffle puissant dans cet ambitieux roman des temps postmodernes, imprégné par le cinéma de Godard et de Fellini. Mais c'est surtout à une profonde influence de la musique – celle de Ravel notamment – que cet ample ouvrage doit la fermeté de sa composition cyclique et l'audacieuse harmonie de ses paroxysmes. ■

MONIQUE PETILLON

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de décembre est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

La librairie
LES CAHIERS DE COLETTE
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^{ème} - Tél. 01 42 72 95 06

recevra

HERVÉ BOURGES le vendredi 1 ^{er} décembre à partir de 18 h. à l'occasion de la parution de <i>Ma rue Montmartre</i> (Éd. Ramsay)	THIERRY JONQUET le samedi 2 décembre à partir de 17 h 30 à l'occasion de la parution de <i>Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte</i> (Éd. du Seuil)	PHILIPPE SOLLERS le jeudi 7 décembre à partir de 18 h. à l'occasion de la parution de <i>Fleurs</i> Le grand roman de l'érotisme floral (Éd. Hermann)
---	--	--

Ecrivains, architectes, sociologues, botanistes... la capitale ne cesse d'inspirer les ouvrages les plus divers. Promenades insolites dans une ville en perpétuelle invention

Les révolutions de Paris

Paris muséifié, Paris embaumé, dépeuplé, embourgeoisé. Le refrain a été maintes fois repris depuis quelques années. Pourtant, il suffit d'être un observateur un peu attentif pour voir évoluer – parfois très vite – le paysage parisien. Saint-Germain-des-Prés est devenu une sinistre annexe du faubourg Saint-Honoré, mais le XI^e arrondissement est maintenant le cœur branché de Paris. Le quartier des Halles est désormais la porte d'entrée de la périphérie parisienne qui arpente les Champs-Élysées, laissant tomber les grands boulevards. Le centre de Paris s'est hypertrophié au point d'envahir la quasi-totalité de ses vingt arrondissements et la ville a sauté le boulevard périphérique pour investir les communes périphériques, aujourd'hui comparables aux faubourgs d'antan.

Cette myopie est souvent le fait d'un manque de repères, d'éléments de comparaison. Deux publications, très différentes, tombent à pic : *Les Traversées de Paris* d'Alain Rustenholz et les *Façades parisiennes* de Michel Poisson. Le premier nous propose une histoire très personnelle de la capitale. Une démarche buissonnière entreprise à travers tous les quartiers de la ville. L'auteur en

LES TRAVERSÉES DE PARIS
d'Alain Rustenholz.

Parigramme, 640 p., 1 200 photographies, cartes et plans, 39 €.

FAÇADES PARISIENNES
de Michel Poisson.

Parigramme, 400 p., 1 300 dessins, 29 €.

balait soixante-deux, sans se soucier des découpages administratifs. Ce qui compte pour lui, ce sont « les territoires qui ont été matérialisés par un lien social » : Europe, Batignolles, Goutte-d'Or, Temple, Charonne, Beaubourg, Butte-aux-Cailles, Montparnasse, Champ-de-Mars... Chaque plongée, dans l'un ou l'autre de ces territoires, lui permet d'en tricoter l'histoire, tissée d'anecdotes plus ou moins avérées. La légende se superpose aux faits – une ville comme Paris a toujours laissé la part belle à l'imagination. C'est dans ce feuilletage singulier que l'on retrouve la philosophie d'Alain Rustenholz, sismographe sensible de tous les changements de la capitale. Il affirme refuser toutes les nostalgies puisque, dit-il, en citant le poète américain Allen Ginsberg : « Vous ne pouvez échapper au passé de Paris, et ce qui est le plus extraordinaire à ce sujet, c'est que le passé et le présent s'entremêlent de façon si impalpable que ce n'est pas du tout un poids. » D'où cette façon de refuser la chronologie et de s'appuyer sur des éléments visibles pour raconter, broder, rebondir, de façon très linéaire et très littéraire.

Pourtant, la présence, pour toute cartographie, du plan Maire de 1808, antérieur aux bouleversements du Second Empire, n'est pas innocente. Le Paris « enchanté » d'Alain Rustenholz, celui où il se meut avec plaisir, c'est celui de la première moitié du XIX^e siècle, la ville fabuleuse de Baudelaire et de Balzac, antérieure à l'intervention du baron Haussmann, synonyme de tous les maux.

Le baron n'est pourtant qu'un moment de l'histoire de Paris, l'équivalent de ses confrères européens qui ont remodelé les métropoles européennes dans le même esprit : l'idéologie des Lumières. La première refonte de Paris s'est matérialisée, sur le papier, au début de la Révolution française. Haussmann s'inspirera largement de ce plan dit des Artistes. Inutile de voir dans le préfet de Napoléon III un obsédé de la ligne droite et du maintien de l'ordre à tout prix. Même si ces impératifs ne lui sont pas étrangers, il partage avec ses contemporains de tous bords un souci hygiéniste et une rationalité sans doute abusive.

Extraordinaire collage
Si le livre d'Alain Rustenholz a le mérite de nous ouvrir beaucoup de portes en bousculant les époques, on regrette que l'auteur ne s'aventure pas assez dans le Paris contemporain. Qu'il ne soit pas assez sensible au Paris qui bouge et se modifie sans cesse sous nos yeux. Qu'il n'ait pas eu la curiosité de franchir le boulevard périphérique, comme si le Paris du XXI^e siècle se bornait encore aux frontières fixées par Haussmann.

Extraordinaire collage

Si le livre d'Alain Rustenholz a le mérite de nous ouvrir beaucoup de portes en bousculant les époques, on regrette que l'auteur ne s'aventure pas assez dans le Paris contemporain. Qu'il ne soit pas assez sensible au Paris qui bouge et se modifie sans cesse sous nos yeux. Qu'il n'ait pas eu la curiosité de franchir le boulevard périphérique, comme si le Paris du XXI^e siècle se bornait encore aux frontières fixées par Haussmann.

Pour mesurer ces changements, sans quitter son fauteuil, il suffit de feuilleter *Façades parisiennes*, de Michel Poisson. Le volume est illustré par plus d'un millier de dessins : des façades d'immeubles – souvent trop idéalisées, car débarrassées de leurs « pollutions visuelles ». Cette juxtaposition, rendue plus étonnante encore par le classement alphabétique retenu, permet en un coup d'œil de mesurer l'extraordinaire collage auquel le temps s'est livré à Paris. Sur la même page, on trouve le pavillon classique de l'ancien marché aux chevaux (1760) de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, une maison-atelier moderniste (1929) rue Georges-Braque, et les tubulures « high tech » du Centre Georges-Pompidou (1978). Mieux qu'un long discours, cette hiérarchie guidée par le hasard nous montre comment une cité vivante comme Paris évolue sans cesse par proliférations successives. « Plus vite que le cœur d'un mortel », indiquait Baudelaire, qui avouait : « Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie/N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs./Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie./Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs. » ■

EMMANUEL DE ROUX



Les Halles centrales, 1952. Photo extraite du livre « Le Toi »

Promenades littéraires dans « la mer des ténèbres »

En 1937, Paul Valéry écrivait ceci : « ... PARIS [c'est lui qui met ce nom en majuscules...] est bien autre chose qu'une capitale politique et un centre industriel, qu'un port de première importance et un marché de toutes valeurs, qu'un paradis artificiel et un sanctuaire de la culture. Sa singularité consiste d'abord en ceci que toutes les caractéristiques s'y combinent, ne demeurent pas étrangères les unes aux autres. » Que faire, que conclure, alors, de cette « singularité » ? « Penser PARIS ? Plus on y songe, plus se sent-on, tout au contraire, pensé par Paris. »

Tous les amateurs, amoureux et autres piétons de Paris ne feront pas de cette remarque une énigme. L'idée d'abord de l'organisme solidaire, du réseau, du tout formé par d'innombrables « caractéristiques », parle immédiatement à leur esprit. Ils peuvent, tous ces marcheurs, éprouver cela au présent. Mais pour traduire cet étrange sentiment de plénitude plurielle, de totalité éclatée, il faut avoir recours à la littérature. Là, en quelques pages de Mercier, Hugo ou Baudelaire, de Huysmans, de Patrick Modiano, Jacques Réda ou Olivier Rolin, on entendra les bruits, le souffle et les mélod-

dies internes de cet organisme vivant qui ignore le repos (1).

La littérature qui a pris et prend encore Paris pour thème est immense. Elle accompagne l'histoire de la ville, s'y arrête, revient en arrière, rêve à partir d'elle.

Marie-Claire Bancquart vient de publier le troisième volet d'une trilogie consacrée à la littérature de Paris. Après la Belle Époque et le surréalisme (les deux réédités à La Différence), c'est de *Paris dans la littérature française après 1945* (éd. de La Différence, 380 p., 25 €) qu'il est question. Les plus récentes mutations de la capitale donnent une tonalité particulière à la prose et à la poésie des écrivains. La mémoire, comme chez Modiano, joue un rôle essentiel, ainsi qu'une volonté d'inscrire dans les phrases ce que la réalité est en train d'annihiler.

« Intermittents du cœur »

Mais il est un autre livre, secret, intemporel, comme suspendu, par le miracle de son style, au-dessus du temps. Un livre qui contourne ou transcende cette nostalgie fatalement attachée au pas de l'arpenteur des rues et des boulevards constatant avec dépit ce que coûte, chaque jour,

la modernisation galopante et la spéculation. Le *Paris* de Jean Follain a été publié en 1935. C'est le premier livre en prose de ce poète (1903-1971) que l'on s'obstine à ne pas mettre à sa vraie place : l'une des toutes premières du XX^e siècle.

On raconte que Jean Follain, avant de quitter sa Manche natale (il est né à Canisy, non loin de Saint-Lô) et de venir à Paris au milieu des années 1920 – il y fut avocat puis magistrat –, connaissait déjà tous les itinéraires de la capitale. « Paris attend l'avenir », écrit mystérieusement Follain dans cette géographie poétique et très incarnée, parfois violente et sensuelle, de Paris. Au fil de ces pages admirables, constamment émouvantes, mais jamais alanguies, on croise des filles de joie et des prêtres, des enfants... « La bêtise solennelle des hommes, leur douceur émue, leur fraternité de quelques instants, leurs signes de croix en traversant les gués ou sous les éclairs magnifient les grands paysages terrestres. » En scrutant ces « visages parisiens de la maladie et de la mort » que trace Follain, on entend des accents baudelairiens ou encore ceux du Rilke des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Dans une page retrou-

vée du poète donnée en annexe de cette édition, on peut lire : « Une divinité se cache en toi, Paris : c'est la mer des ténèbres ; parfois le soir rien ne se résout, tout se perd et meurt, se cache et parle avec la nuit miraculeuse. » Au poète qui sait les écouter, Paris dicte parfois d'intenses messages, des intuitions poignantes (Phébus, « Libretto », préface de Gil Jouanard, 190 p., 7,50 €).

On prolongera la lecture de ce trésor de Follain par celle d'un autre poète, Marc Alyn, qui propose un *Paris point du jour* de très belle facture (Bartillat, 450 p., 22 €). La promenade dans tous les quartiers de Paris est érudite, rêveuse et, là aussi, intuitive : « *Somnambule endurci, je poursuis mon chemin d'un pas léger de chat en vadrouille, porté par la double réalité magique de l'ombre et de la lumière, parmi la foule des intermittents du cœur.* » La nuit et les rêves sont décidément les compagnons des « vrais » Parisiens ! ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) *A ce propos, il faut lire le maître livre de Karlheinz Stierle : Paris, capitale des signes (éd. de la MSH, 2001).*

Montparnasse, « The Quarter »

LES EXILÉS DE MONTPARNASSE 1920-1940

de Jean-Paul Caracalla.

Gallimard, 292 p., 21 €.

Jean-Paul Caracalla est de ces hommes qui n'aiment rien tant que faire partager leurs passions. Celles des trains, des voyages, et surtout celle de Paris qu'il a célébré à travers *Saint-Germain-des-Prés*, *Les Champs-Élysées* (Flammarion), *Montmartre* (Denoël) et récemment *Montparnasse, l'Age d'or* (La Table ronde, « La Petite Vermillon »). Un quartier et une époque que cet éditeur et écrivain à l'érudition joyeuse ne se lasse pas d'arpenter. Pour preuve, ce livre plein de charme, de saveur, de piquant qui nous entraîne dans « *The Quarter* ». C'est ainsi que la colonie d'artistes et écrivains

américains qui s'y installe de 1920 à 1940, nommait Montparnasse.

« A Paris, notait le compositeur Virgil Thomson, il est merveilleux de se trouver dans un endroit magique à un moment magique (...) Entre les deux guerres, Paris était le centre de la littérature, des lettres anglaises et américaines. » Lieu mythique, fréquenté à la fin XIX^e siècle, notamment par Rimbaud, Verlaine, Baudelaire... et, au début du XX^e, par une bohème artistique qui bourdonne à La Ruche, Montparnasse, juste après la Grande Guerre, offre plus d'un attrait. A commencer par les cafés qui, après La Closerie des lilas, vont, en quelques années, métamorphoser le boulevard. Qu'il s'agisse de La Coupole, du Dôme, de La Rotonde, du Select où l'on croise Follain, Vlamincq, Derain, Max Jacob, Matisse, Cocteau, Aragon... Une

aubaine donc pour les jeunes artistes américains qui, bénéficiant du change très favorable et de l'absence de prohibition, arrivent en nombre pour profiter de l'esprit d'émancipation culturelle qui souffle sur la capitale, loin du puritanisme et de la censure.

Ainsi, en 1924, « *The Quarter* » compte près de 250 écrivains, directeurs de revue, imprimeurs anglo-américains qui ont tous, à un moment ou à un autre, deux points de ralliement : le 7 de la rue Fleurus d'abord, où Gertrude Stein – sans apprêt à la différence de Natalie Barney – reçoit dans son atelier ; et la rue de l'Odéon, au 11, où, à la librairie Shakespeare & Co, Sylvia Beach accueille, conseille, aide – parfois au risque de la faillite, comme lors de la mémorable publication d'*Ulysse*, de Joyce, en 1922.

Chez ces deux grandes dames, toute la fine fleur artistique et lit-

téraire se côtoie, se dispute, se jalouse, se déchire ou se réconcilie autour d'un verre. Ezra Pound, Hemingway et son turbulent ami Fitzgerald, Joyce, Edith Wharton, Henry Miller, Anaïs Nin... A côté de ces incontournables, dont Jean-Paul Caracalla livre des portraits fourmillant d'anecdotes (Pound apprenant la boxe avec Hemingway ; Nancy Cunard découvrant sous sa porte un poème du jeune Samuel Beckett...), gravitent artistes bohèmes, poètes éthyliques (Robert McAlmon), couple d'aristocrates un rien esthètes, tels les Crosby, les Murphy ou les Rubinstein qui se font éditeurs, imprimeurs ou directeurs de revue.

Reste qu'aux premiers échos de la guerre cette somptueuse colonie va s'éparpiller. Laisant derrière elle le charme et la nostalgie d'une époque révolue. ■

CH. R.

du nouveau sur l'affaire Galilée

Frédéric Serron

LES HOMMES DE GALILÉE

Roman

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir

Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER



Paris : promenades aériennes de Roger Henrard », par Jean-Louis Cohen. DOMINIQUE CARRÉ ÉDITEUR/PARIS MUSÉES

C'est de plus en plus difficile de trouver de vraies gens

PAR PIERRE-LOUIS BASSE

On verra bien un jour ce qui est le plus éclairant, on verra bien ce qui organise la convergence du plus grand nombre de problèmes, d'orientations, et peut-être de solutions. C'est en ce sens que je m'intéresse à l'espace. » Il serait bon parfois, de relire le philosophe Henri Lefebvre.

C'est une tendance assez lourde en effet : vingt ans après New York, et dans le sillage de Londres, Paris n'en finit plus de redistribuer son espace, ses corps, sa beauté. J'ai longtemps marché du grand nord, vers la pierre de taille et la lumière. J'ai observé avec chagrin le chemin emprunté par les plus démunis – hier Arabes et Noirs, petits Blancs énergiques, aujourd'hui Kosovars ou Tchétchènes, Russes en guenilles, employés un peu perdus – stoppant net dès lors qu'il fallait pousser plus loin.

C'est le défaut majeur des empires et de leurs capitales : rejeter toujours plus loin l'écume des bannis des lieux. A l'écart du pouvoir. J'ai vu, au soir des Jeux olympiques d'Atlanta, en 1996, revenir des caves vers la surface du jour, plus près des grands hôtels, ces guirlandes de pauvres poussant des Caddie, hirsutes et menaçants.

Il y a, aux terrasses parisiennes, comme une mystérieuse abstraction. Notre regard a fini par flouter – bouter, les quelques Apaches qui osent encore se déhancher de l'autre côté du périphérique. Comme vissés sur des baskets à ressorts, ils sont toujours plus à l'aise encapuchonnés au pied de la cité. Les jeunes filles ont beau lisser leurs cheveux, il faudra rentrer ce soir avant le couvre feu.

Il suffit, par exemple, d'aborder le cœur de Saint-Germain-des-Près vers les huit heures du soir, pour apprécier toute une fausse douceur qui jamais ne les caressera : le cliquetis des fourchettes sur les nappes empesées du Flore. Tant de blancheur. La dignité sauvage de l'écrivain Cossery qui pose encore son regard sur la ville, derrière la vitre de la célèbre brasserie Lipp. Mais les librairies n'en finissent plus d'être dévorées par les cafés high-tech. Quartier perdu. Au rythme atroce des magazines people, Paris n'en finit plus d'épouser les contours d'un grand loft vulgaire. Pour voir de vraies gens, Dja-

mel Debouze est formel, il faut aller rue Riquet, dans le 19^e. Il était essentiel d'en faire un titre dans les colonnes du JDD. C'est quelque chose de plus en plus difficile, de trouver de vraies gens...

« Je me demande, note l'auteur Italien Lucile Laveggi, où sont passés les individus bizarres qu'on y voyait il y a plus de vingt ans. Morts, disparus ou fumant une cigarette en pyjama sur un banc dans une cour d'asile de province ? On dirait qu'il existe maintenant des sociétés de services qui opèrent la nuit pour déménager les humains à toute vitesse. Il ne faut plus qu'il y ait d'espaces visibles pour les vieux corps démodés, les esprits irréductibles, bien décidés à mourir à la manière ancienne : alcool, oisiveté, conversations gratuites menées jusqu'à l'aube. »

Mais l'Empire a des failles.

Les jeunes bobos en kaki ont besoin de tranquillité. Pantalons troués et scooter certes, mais bonnes écoles et hauteur sous plafond pour mieux vivre. Depuis quelques mois, à de nombreux carrefours, Paris s'est doté de très étranges murs de brique. Inutiles. Puissants. Mystérieux. Il faut les voir pour les croire, ces murs de brique rouge. Ils parsèment la ville, et empêchent les plus pauvres de poser leurs paquets. Ma copine Maria a dû quitter la rue des Dames, dans le 18^e arrondissement. Elle pourrit sur place désormais, mais à distance, sur un morceau de trottoir de la porte de Saint-Ouen. « On s'en bat les couilles », nous répètent les financiers de la grande foire médiatique.

L'Empire résiste, vaille que vaille. On peut toujours envoyer les enfants à la campagne. Mais la campagne recule. Il fait si lourd. Paris, ville musée, demeure silencieuse, comme sur les traces de Monaco. Bientôt, on se contentera de chuchoter. Les grands boulevards ne seront plus qu'à concession perpétuelle. Ou découpés en morceaux pour la banque.

Vers le grand nord, toujours plus nombreux, les bannis des lieux font face désormais à des pousseurs pour que les portes des wagons de la ligne 13 se ferment enfin correctement ! Comme le temps passe sur ces visages fermés, de toutes les couleurs. Dans quelques jours, un joli tramway traversera le sud de Paris. Il y a une belle exposition à Beaubourg, consacrée à Yves Klein. Les anciens lanceurs de pavés, fatigués, la lippe méprisante, commentent l'actualité des banlieues au café Beaubourg. Adriana Karembeu a ouvert un bar sur les champs Elysées : le Dely's Café. Il y a aussi un nouveau palace très classe du côté du Fouquet's. Marchands de sommeil à 10 000 euros la nuit. Cool. A Saint-Ouen, antiquaires et vieux arabes se regardent en chiens de faïence au bord du périphérique. Parfois tout de même, il est clair que la racaille ne se trouve pas toujours dans des lieux officiellement désignés. Avec le foot et les fachos, le 16^e arrondissement est maintenant prévenu.

J'ai rencontré des adolescents, à Drancy : un peu comme avec la neige la première fois, ils avaient attendu quatorze ans pour faire leur premier voyage vers Paris. Ils étaient bien décidés à braquer le temps perdu. De ce Paris perdu qu'il nous est parfois possible de retrouver sur les images de Willy Ronis ou Doisneau, j'imagine que le héros de *Port-Soudan* d'Olivier Rolin en conservait une idée assez précise : « Dans le Paris disparu de notre jeunesse, on pouvait aussi rencontrer le fantôme à tête d'Arsouille d'Apollinaire errant sans avoir le cœur d'y mourir, chapeau cabossé et nœud pap de travers, ou celui de Breton croisant sous les grands arbres du ciel, un visage qu'il craignait follement de ne jamais revoir. »

Mais c'était au temps d'avant la victoire des marchands. ■

CATHERINE VINCENT

Des jungles dans la ville

ATLAS DE LA NATURE À PARIS, sous la direction de Jean-Baptiste Vaquin.

Ed. du Passage, 288 p., 45 €.

Combien sont-ils, les Parisiens qui savent avoir des orchidées sauvages dans leurs friches, des renards dans leurs bois, des lézards et des crucifères sur leurs bords de Seine ? A imaginer que leur ville, renommée pour la beauté de ses édifices, abrite près de 500 000 arbres et 3 000 espèces sauvages animales et végétales ? Qui se souvient de la flore hébergée au XIX^e siècle, alors que la botanique prenait son essor et qu'existaient encore des espaces non urbanisés dans les limites actuelles de la ville ? Quelle place celle-ci fera-t-elle demain à la nature, quels jardins modernes nous inventeront les paysagistes urbains, et pour quels usages ? C'est cette invitation à la promenade

et à la réflexion que nous propose l'Atlas de la nature à Paris, publié sous la direction de Jean-Baptiste Vaquin, directeur de l'Atelier parisien d'urbanisme avec le concours du Muséum national d'histoire naturelle et du Conservatoire botanique du Bassin parisien. Un guide de synthèse qui recense, en une présentation soignée et aérée, l'essentiel de ce que l'on peut connaître de la faune et de la flore de notre capitale.

Inventaire détaillé

Berges de la Seine, bois de Vincennes ou de Boulogne, cimetières : la première partie de l'ouvrage, qui nous entraîne « A la découverte des écosystèmes parisiens », ne propose pas un catalogue exhaustif de la biodiversité parisienne. Les naturalistes qui se sont attelés à ce recensement du vivant n'ont souvent retenu que les espèces rares ou emblématiques, et se sont penchés en priorité sur les

lieux les plus riches. Parce qu'elle reste pour l'essentiel inaccessible à la fréquentation humaine, c'est avec une émotion particulière que l'on revisitera ainsi la Petite Ceinture, l'un des tout derniers terrains « libres » de Paris. Aujourd'hui largement désaffectée, cette ancienne ligne de chemin de fer épousant le contour intérieur de la ville constitue en effet un véritable corridor écologique.

A ces brèves monographies fait suite un inventaire détaillé de la flore et de la faune, illustré par des cartes qui indiquent, espèce après espèce, la localisation de chacune d'entre elles. On y fera d'intéressantes rencontres... Celle, par exemple, du sisymbre irio ou de l'armoise annuelle, deux plantes typiquement urbaines qui ont l'heur de se plaire dans la capitale. Ou encore celle des orchidées, dont sept espèces, sur les cent soixante que comprend la flore française, s'épanouissent dans le bois de Vincennes...

« Je n'aime pas l'expression, bien trop usitée à mon goût, d'"espace vert" », prévient Jean-Pierre Le Dantec, directeur de l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette et coordinateur de la deuxième moitié de l'ouvrage, « A la découverte de la nature à Paris ». « Je n'apprécie guère non plus l'expression d'"espace planté" (...) En fait, seul le mot de jardin me satisfait. » Un mot qui accueille tous les espaces urbains non bâtis « pourvu que ces derniers racontent quelque chose d'intéressant à propos des rapports entre l'homme et la nature en un temps et un lieu déterminés ». De Boulogne au parc André-Citroën, des Tuileries aux friches laissées ça et là, c'est donc de jardins qu'il est ici question. Une fois encore sans visée exhaustive, mais dans le souci constant de donner à réfléchir sur la pluralité des paysages urbains. ■

CATHERINE VINCENT

ZOOM

UNE HISTOIRE FRANÇAISE

Paris, janvier 1789 de Valère Staraselski Il gèle. Chaque matin, les hommes de la municipalité emportent les cadavres des malheureux fauchés par le froid de la nuit. Dans le Paris figé de ces premiers jours de 1789, le jeune Georges de Coursault se rend au chevet de l'avocat Marc-Antoine Doudeauville, gravement blessé suite à un accident. Sentant sa dernière heure venue, l'homme de loi a décidé de lui dicter ses mémoires. Il emmène le jeune homme, au fil des confidences, dans une foisonnante évocation du Paris des dernières heures de l'Ancien Régime, entre émotion des découvertes (les premiers éclairages des rues, le premier vol de montgolfière...) et inquiétude face à l'avenir. Une évocation subtile et optimiste de la vie parisienne, à l'approche de la tempête révolutionnaire. J. G. Le Cherche-Midi, 400 p., 19 €.

ATLAS DE PARIS AU MOYEN ÂGE

de Philippe Lorentz et Dany Sandron

Si le Paris médiéval est encore visible à travers ses édifices religieux (largement remaniés), ses monuments civils et militaires ont presque tous disparu (il reste notamment l'Hôtel de Cluny, la Conciergerie, le donjon de Vincennes). Quant à son urbanisme, ce n'est plus qu'un souvenir. Il faut donc se plonger sans attendre dans cet Atlas, une petite merveille, qui conjugue intelligemment photos, dessins, plans et textes pour évoquer la ville dont Victor Hugo a prononcé l'oraison funèbre dans *Notre-Dame de Paris*. Ce volume peut également servir de guide pour détecter les traces ténues de ces rares édifices dispersés dans Paris. E. de R. Parigramme, 256 p., 600 ill., 100 cartes, 49 €.

LE PALAIS DE CHAILLOT,

de Pascal Ory Pendant longtemps Chaillot fut un simple village de la périphérie de Paris. Au début du XIX^e siècle, Napoléon médite d'y installer le palais de son fils, le roi de Rome. Les architectes Percier et Fontaine en firent les plans. Qui ne furent jamais réalisés. La Restauration prétextait un

modeste exploit militaire – la prise du Trocadéro – pour modifier son nom. Mais il faudra attendre l'Exposition universelle de 1878 pour voir la colline couronnée d'un « palais ». Les fondations de ce bâtiment servirent à l'édifice que nous connaissons, construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1937. L'historien Pascal Ory nous retrace agréablement, à l'aide d'un grand nombre d'illustrations et d'un DVD, l'histoire de ce lieu voué, depuis deux siècles, aux constructions publiques : palais, musées, théâtre – et demain la Cité de l'architecture et du patrimoine avec laquelle ce titre est édité. E. de R. Actes Sud, « Les Grands Témoins de l'architecture », 128 p., et un DVD, 32 €.

PARIS, LIBRAIRIE ARABE,

de Maud Leonhardt Santini Après avoir été dans l'entre-deux-guerres l'un des hauts lieux de la culture anglo-américaine, Paris devient, au début des années 1980, l'une des capitales culturelles du monde arabe, avant de se voir quelque peu détrônée par Londres. Symbole de ces

échanges fructueux, la création, en 1988, de l'Institut du monde arabe, centre névralgique de ce passage. Croisant les disciplines, l'historienne et anthropologue Maud Leonhardt Santini revient, dans un essai dense et éclairant, sur les itinéraires des intellectuels et écrivains arabes ; elle analyse les traces physiques et symboliques laissées dans la capitale, et leur traduction dans l'espace éditorial français. Ch. R. Parenthèses, 366 p., 22 €.

LE PEINTRE ET SON ATELIER,

de Frédéric Gausson « Les refuges de la création, Paris, XVII^e-XX^e siècles ». Le sous-titre du livre indique l'amplitude historique de l'ouvrage qui, au travers d'une riche illustration, démontre combien « Paris fut une "ville-atelier" dont le centre [a] varié selon les époques ». P. K. Parigramme, 254 p., 29 €.

LETTRES DE PARIS,

d'Eça de Queiroz Les impressions parisiennes pleines de saveur du grand écrivain portugais dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle. P. K. La Différence, « Mimos », traduit

du portugais et présenté par Pierre Légère-Costa, 248 p., 8 €. Signalons, dans la même collection, les Esquisses parisiennes d'Henry James,

traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Pavans, 254 p., 8 €, et *Paris pour les Nuls*, de Danielle Chadych et Dominique Leborgne, éd. First, 488 p., 22,90 €.

Objet non identifié
Renaud Czarnes
Les Échos

ÉDITIONS
Viviane Hamy



L'ancien footballeur Basile Boli et Patrick Lozès, président du Conseil représentatif des associations noires (CRAN), lors de la création de cette fédération, le 26 novembre 2005 à Paris. OLIVIER LABAN-MATTEI/AFP

Rhétoriques de la race

Discrimination positive, « minorités visibles », charte de la diversité... Un collectif d'auteurs étudie ces phénomènes inédits, jadis impensables au pays de l'universalisme républicain

DE LA QUESTION SOCIALE À LA QUESTION RACIALE ? Représenter la société française, sous la direction de Didier et Eric Fassin.

La Découverte, 264 p., 20 €.

En 1991, dans l'« avertissement » d'un ouvrage intitulé *Face au racisme* (La Découverte), Pierre-André Taguieff soulignait l'incapacité d'une certaine gauche progressiste à penser la renaissance des stéréotypes xénophobes et antisémites. Pour le politologue, cet aveuglement conceptuel expliquait le désarroi des belles âmes humanistes face à la percée lepéniste : « *C'est précisément l'inquiétante ascension du Front national qui a permis de prendre conscience des illusions et des limites de l'action antiraciste telle qu'on l'a conduite.* (...) *La lutte contre le racisme ou la xénophobie, si elle veut se ressourcer, ne peut plus se tenir à distance des tra-*

vaux et recherches des sciences sociales. (...) *C'est un avis aux antiracistes de l'avenir : il faudra bien qu'un jour l'intendance suive...* », prévenait-il.

Quinze ans plus tard, le mouvement antiraciste dans son ensemble connaît une crise sans précédent, déchiré qu'il est par les débats autour du voile islamique ou encore la querelle post-coloniale. Dans le même temps, quelques chercheurs en sciences sociales tentent, eux, d'affronter non plus le « racisme », cette idéologie pseudo scientifique et meurtrière, mais la « race » comme représentation collective et comme catégorie de pensée désormais incontournables. « *En quelques années, ce qui était occulté est devenu omniprésent, ce que l'on taisait est devenu un lieu commun* », notent ainsi les sociologues Didier et Eric Fassin en ouverture d'un volume collectif récemment paru sous le titre interrogatif, et impensable il y a seulement quelques années : *De la question sociale à la question raciale ?*

Or c'est l'époque elle-même qui pose la question, en replaçant le « fait racial » sur le devant de la scè-

ne, et ce à un double titre. D'un côté, on assiste à la libération d'un discours qui tend à stigmatiser telle ou telle population en fonction de ses origines ou de sa couleur de peau, comme on a encore pu le constater lors des émeutes urbaines de novembre 2005. D'un autre côté, force est de reconnaître que ces mêmes marqueurs identitaires peuvent aussi être utilisés, tout à l'inverse, pour lutter contre les discriminations et bâtir une politique de reconnaissance : des chaînes de télévision jurent de promouvoir les « minorités visibles » à l'antenne, des associations de multiples horizons se rassemblent dans un Conseil représentatif des associations noires (CRAN).

« Color blind »

Autant de phénomènes qui ne sont guère aisés à envisager dans un contexte français réputé « *color blind* » (aveugle à la couleur), comme disent les Anglo-Saxons, et où l'universalisme républicain tient lieu d'ultime fondement à la citoyenneté. Et pourtant, il faut bien admettre que chez nous aussi, « *la race est devenue une ressource politique, dont les acteurs se saisissent pour défendre des intérêts, attirer des électeurs, revendiquer des places, consolider des positions* ».

D'où la prise de parti des auteurs : plutôt que de regretter le « bon vieux temps » de la lutte des classes, et de déplorer l'inexorable « ethnicisation » du débat public, ils cherchent à refonder une grille de lecture propre à articuler le facteur racial avec des logiques plus traditionnelles, à commencer par les clivages socio-économiques, les statuts juridiques ou les polarités de genre.

Ainsi Agnès Van Zanten analyse-t-elle cet « *objet tabou* » que constituent les inégalités ethniques à l'école, c'est-à-dire au cœur même du modèle d'intégration à la française ; elle étudie tout particulièrement les stratégies d'évitement mises au point par certains parents d'élèves pour tenir leurs enfants à bonne distance de ces « *handicapés sociaux* » que

Laboratoire colonial

Les éditions La Découverte viennent de lancer la collection « Genre & sexualité », consacrée à l'actualité des politiques sexuelles et des recherches sur le genre. Dirigée par Eric Fassin, cette série est inaugurée avec un bel essai signé Elsa Dorlin. Dans *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française* (312 p., 27 €), la jeune philosophe conjugue histoire des sciences et histoire politique pour explorer les sources des représentations racistes et sexistes. Etudiant les traités médicaux et la littérature coloniale des XVII^e et XVIII^e siècles, elle montre comment le corps des femmes et celui des esclaves se sont peu à peu trouvés « *pathologisés* », les médecins leur attribuant des maladies spécifiques liées à un tempérament naturellement spécifique : « *fureur utérine* » pour les unes, « *maladie du sommeil* » pour les autres... Comparant ce double processus d'infériorisation symbolique et de sujétion physique, Elsa Dorlin affirme son rôle central dans la construction de notre modernité démocratique : « *Les colonies apparaissent clairement comme un laboratoire où une certaine idée de la citoyenneté – exclusive, restrictive et naturaliste – a été pensée et éprouvée.* »

sont les pauvres et surtout les immigrés : « *Plus que la faible présence d'enfants d'ouvriers, c'est la quasi-absence d'élèves d'origine immigrée qui caractérise les établissements privés* », précise-t-elle.

De son côté, Fabien Jobard marque la « *cécité criante* » des institutions policières et judiciaires à l'égard de discriminations raciales qu'elles produisent. S'appuyant sur plusieurs enquêtes de terrain, le chercheur montre que ces discriminations prennent souvent des formes beaucoup plus subtiles qu'on ne croit, irréductibles aux seuls « contrôles au faciès ». Pour les mettre en lumière, il est nécessaire de conjuguer plusieurs approches : « *Les différences de traitement par les policiers des populations qu'ils rencontrent superposent aux critères ethniques des critères à la fois territoriaux et strictement pénaux* », écrit Jobard.

Clair et informé à la fois, cet ouvrage se présente donc comme une réflexion à plusieurs voix, d'autant plus féconde qu'elle n'est aucunement homogène. Au fil des pages, le lecteur perçoit d'ailleurs une réelle diversité de démarches et de sensibilités. Ainsi Gérard Noiriel retrace-t-il la généalogie de la question raciale au sein du « *creuset français* », pour en appeler à la plus « *extrême vigilance* » en ces domaines : « *On ne peut évidemment pas mettre sur le compte du "racisme post-colonial" l'échec scolaire des jeunes issus de l'immigration en provenance des pays d'Europe de l'Est* », remarque l'historien.

Tout aussi perplexe à l'égard de la problématique « *post-coloniale* » dans ses formulations les plus caricaturales, Emmanuelle Saada fait valoir que les usages coloniaux de la catégorie raciale, très variables d'une situation à l'autre, se sont toujours inscrits dans « *un entrelacement de discours qui n'était pas moins complexe hier qu'il ne l'est aujourd'hui* ». D'où l'urgence de ne pas accepter une certaine vulgate à la mode, cette « *vision continuiste de l'histoire, qui lie de manière trop linéaire discriminations coloniales et contemporaines comme étant toutes le produit d'un racisme inchangé* ». ■

JEAN BIRNBAUM

Signalons également le dossier coordonné par Fethi Benslama, Alain Brossat et Michel Surya, dans le dernier numéro de la revue *Lignes*, sur le thème « *Ruptures sociales, ruptures raciales* » (n° 21, novembre 2006, Ed. Lignes-Léo Scheer, 256 p., 17 €).

Sous-sols : mondes disparus

On voyage de moins en moins au centre de la Terre. Quelques géologues et chercheurs mis à part, peu de monde s'en soucie. On pourrait même parler d'indifférence. C'est regrettable. Où sont donc passés ces peuples innombrables, créatures étranges, monstres inattendus et blafards, aventuriers forcément intrépides qui se bousculaient, naguère, dans les entrailles du globe ? On voyait les héros progresser de crypte en crypte, cheminer dans toutes sortes d'engins fouisseurs. Ils faisaient toujours, au bout d'un moment, des rencontres extraordinaires. Ont-ils tout à fait sombré ? Sont-ils engloutis dans l'oubli ? Pas complètement. Ils somnolent dans les archives. L'incroyable dédale des univers imaginaires souterrains est désormais figé, assoupi sur des étagères commençant à être poussiéreuses.

Malgré tout, un rien peut éveiller les dragons, lémuriers et atlantes, ressusciter hypothèses extravagantes et théories sidérantes. Quelques passionnés suffisent, qu'on suppose doucement dingues et passionnément patients. Car il faut une sacrée

persévérance pour dresser, comme l'ont fait Guy Costes et Joseph Altaïrac, le catalogue raisonné, en 2 211 notices, d'autant de récits d'aventures souterraines et de mondes engloutis. Un petit nombre de ces textes sont archiconnus, comme le mythe de l'Atlantide chez Platon ou le *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne. Mais tous les autres ?

Quelques amateurs mis à part, qui se souvient, par exemple, de *La Cité des Ténèbres* (1926, plusieurs rééditions), où Léon Groc, l'un des maîtres du fantastique français, imaginait la survie d'une colonie de Chaldéens dans des cavernes sous la Méditerranée ? Qui a lu *Le Peuple de l'Enfer* (1962, d'après le film de Virgil Vogel, *The Mole People*, 1956), où ce sont des Sumériens, cette fois, qui se perpétuent dans des grottes perdues, se nourrissant de champignons et tenant en esclavage des hommes taupes ? Qui, à la rubrique « *peuple* », distinguera d'emblée, parmi les titres, entre « *le peuple de l'abîme* », et ceux « *des profondeurs* », « *des ténèbres* », « *du brouillard* » ?

Plus savamment : qui donc a en tête les théories du fameux jésuite Athanase

Kircher sur le maelström des îles Lofoten, ou les hypothèses de Halley sur l'existence d'un deuxième globe au cœur du globe terrestre ? Plus loufoquement : qui connaît le monde occulte de l'Agarrtha, situé grosso modo sous la Mongolie ? Des sages Tibétains y gouvernaient l'humanité en compagnie de quelques créatures

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

surnaturelles. Car, dans les sous-sols, on trouvait de tout : illuminés, mystiques, oranges-outangs, tribus perdues, Atlantes, Aztèques, hommes préhistoriques, gourous préservés, chauves-souris, sauriens, araignées, vies inférieures ou supérieures, sans compter du feu, des soleils intermédiaires, des cieus souterrains et des rituels barbares.

Ce catalogue des cryptes littéraires est à la fois érudit, insolite et affolant, allant de Dante à Batman en passant par Descartes et *Amazing Stories*, revue

de référence pour amateurs détraqués. Dans ce volume, qui est aussi un beau travail d'édition, la plaisante étrangeté des découvertes se combine au jeu des illustrations. Des milliers de couvertures sont reproduites : des visages effarés y contemplant des monstres glauques, selon des codes graphiques aujourd'hui engloutis. Reste à savoir d'où vint cette efflorescence d'affabulations. La spéléologie n'y fut pas pour rien, ni l'archaïque relation de l'humanité aux grottes et cavernes, ni le tropisme des psychismes individuels vers la nostalgie du ventre maternel, sans oublier l'antique attirance pour les puissances d'en-bas, les dieux chtoniens, les exhalaisons d'inférieurs remugles.

Enfin, peut-être surtout, on ne savait guère de quoi pouvait bien être composé l'intérieur du globe. Inaccessible, irréprésentable, il appelait la rêverie. Elle se substituait aux savoirs défailants. Moins on connaît, plus on invente. Toutes ces fantasmagories étaient donc, avant tout, des voyages au centre de la tête. Pourquoi donc se sont-elles plus ou moins éteintes ? La géologie n'a pas fait, en la matière, de

notables progrès. Nulle science nouvelle n'est venue balayer les délires anciens. Ont-ils migré vers les séries télévisées, les jeux vidéo, les sous-sols électroniques ? Ou bien nos têtes elles-mêmes se trouvent-elles dépeuplées ? Il faudrait monter une expédition. ■

LES TERRES CREUSES Bibliographie commentée des mondes souterrains imaginaires de Guy Costes et Joseph Altaïrac.

Préface de I.F. Clarke, annexe de F. Tortey, postface de S. Lehman Encrege-Les Belles Lettres, « *Interface* » 800 p., 60 €.

Précision : plusieurs lecteurs m'ont signalé, à la suite de la chronique du 3 novembre, qu'en danois le nom de Kierkegaard, composé effectivement de *Kierke* (église) et de *gaard* (petite ferme, enclos), signifie usuellement « *cimetière* », quand les deux termes sont accolés. Cette précision ouvre évidemment la voie à d'autres interprétations, pas nécessairement contradictoires avec celles proposées.

Chez les fourmis, un seul mot d'ordre : « Tous pour un, un pour tous »

Travail, communauté, hiérarchie

LA VIE DES FOURMIS
de Laurent Keller
et Elisabeth Gordon.

Ed. Odile Jacob, 304 p., 21 €.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DES FOURMIS
de Luc Passera.

Fayard/Le temps des sciences,
304 p., 20 €.

La taille ne fait rien à l'affaire. Pas plus d'ailleurs que le volume du cerveau. On peut être minuscule et le plus grand des colonisateurs. On peut ne posséder qu'un demi-million de neurones quand l'homme, lui, est riche d'une centaine de milliards et bâtir des structures qui, à l'échelle entomologique, sont de véritables cathédrales.

Mais qui sont ces Alexandre, ces Napoléon, ces Jehan de Chelles ou ces Pierre de Montreuil ? Des bestioles de quelques millimètres qui dominent discrètement le monde depuis 110 à 130 millions d'années. Le nom de ces envahisseurs : les fourmis. Une famille si vaste et si diversifiée que 12 000 espèces, à ce jour, ont déjà été décrites. Mais nombreux sont les spécialistes – les myrmécologues – qui pensent que 30 000 à 90 000 autres restent encore à découvrir.

C'est à l'exploration du monde étrange de ces insectes dont les ressorts tiennent en trois mots – communauté, hiérarchie et travail – que nous invitent deux ouvrages fraîchement parus. Le premier, *La Vie des fourmis*, co-rédigé par Laurent Keller, professeur de biologie à l'université de Lausanne, et Elisabeth Gordon, journaliste scientifique du magazine suisse *L'Hebdo*, est édité chez Odile Jacob. Le second, *La Véritable Histoire des fourmis*, dû au professeur Luc Passera, qui a enseigné la biologie animale, l'entomologie, l'éthologie et l'écologie comportementale à l'université Paul-Sabatier à Toulouse, est édité chez Fayard dans la collection « Le temps des sciences ».

Ces deux livres, écrits dans un style plutôt alerte, même si le second à un caractère plus universitaire, sont riches

des dernières connaissances sur le sujet et fourmillent – on peut le dire – d'anecdotes et de petites histoires sur ces êtres aux capacités cérébrales limitées mais à la volonté inébranlable. Exploratrices infatigables de la planète, les fourmis ont colonisé toutes les terres. Les plus souterraines comme les plus hautes. Les plus chaudes comme les plus froides. A l'exception de l'Antarctique, du Groënland et de l'Islande. Même les contre-forts de l'Himalaya n'ont pas échappé aux éclaireurs de certaines d'entre elles qui connaissent les vertus... de l'antigel.

Insectes stakhanovistes

Comparés à ces insectes stakhanovistes, les six milliards et demi d'êtres humains qui peuplent la planète forment un groupe bien modeste. Toutes espèces confondues, le peuple des fourmis est riche de quelque dix millions de milliards d'individus qui, aussi étonnant que cela puisse paraître, représente 10 % de la biomasse animale totale de la Terre. Il est donc naturel qu'on les croise à chaque pas et sous toutes les latitudes tant leur capacité à s'adapter est grande dès lors que chaque colonie sert la communauté pour perpétuer l'espèce et la renforcer.

Ce modèle simple et même simpliste d'organisation sociale a fait ses preuves

et résisté des millions d'années durant aux outrages du temps. D'un côté, il y a les reines dont le seul but est d'assurer la reproduction de l'espèce. Elles ne s'accouplent qu'une fois, au cours d'un éphémère vol nuptial, pour ensuite pondre leur vie durant. De l'autre, des ouvrières stériles et disciplinées qui font preuve d'une certaine flexibilité, se faisant tour à tour nourrices, fourragères, élèveuses de bétail, champignonnistes, architectes, bâtisseuses ou farouches guerrières dotées de redoutables armes chimiques. Quant aux mâles, ils n'ont pas droit de cité dans ces colonies matriarcales et ne survivent que le temps de déposer leur semence. Ils meurent ensuite, faute de pouvoir s'alimenter seuls.

Ne cherchez pas de compassion dans ces sociétés. Il n'y en a pas même si les individus d'une même colonie « dialoguent » via des émissions chimiques, des danses, des gestes et même des sons. Mais ces systèmes de communication ont pour seul objectif de souder le groupe afin de mieux le faire prospérer. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le monde des informaticiens ait copié celui de fourmis pour étudier avec de minuscules robots comment « à partir d'actes individuels apparemment désordonnés apparaît un comportement collectif cohérent ».

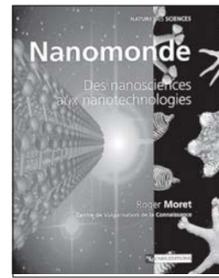
JEAN-FRANÇOIS AUGÉREAU



Fourmi récupérant du miellat sur un puceron.

ANNIE ET JEAN-CLAUDE MALAUSA/BIOS/PIXPALACE

ZOOM



NANOMONDE, DES NANOSCIENCES AUX NANOTECHNOLOGIES,

de Roger Moret

Que sait-on du monde des nanotechnologies ? Peu de choses. Il est si minuscule et doué de propriétés si singulières que l'esprit s'y perd. Pourtant, les nanotechnologies font déjà partie de notre quotidien et sont appelées à peser sur le devenir de nos sociétés. S'agit-il d'une révolution scientifique, d'une rupture technologique, d'une nouvelle étape dans la miniaturisation ? Le physicien Roger Moret (Université de Paris-Sud/Centre de vulgarisation de la

connaissance) tente de répondre à ces questions dans un petit ouvrage riche en schémas et en photos, publié par les éditions du CNRS. Y sont présentées nombre d'applications de ces technologies qui vont de l'électronique à la médecine en passant par l'environnement et les économies d'énergie. Certaines existent déjà. D'autres sont en devenir. D'autres encore appartiennent au monde de la fiction avec des robots médecins, bâtisseurs ou espions. Mais toute médaille a son revers et *Nanomonde, des nanosciences aux nanotechnologies* n'oublie pas d'évoquer les incertitudes, les risques et les craintes que soulève le développement – s'il n'est pas correctement encadré – de ce nouveau secteur. J.-F. A. CNRS, 96 p., 15 €.

DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES,

sous la direction de Dominique Lecourt

Dans un monde qu'ont façonné, pour une grande part, les développements de la technologie et qui a érigé la science en autorité absolue, les réalités de la pensée scientifique s'avèrent paradoxalement méconnues. Pour y pallier, Dominique Lecourt, professeur de philosophie à Paris-VII, a, pour la quatrième fois, remanié avec l'aide de quelque deux cents chercheurs et universitaires français et étrangers le *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences* édité en format poche par les PUF. Un ouvrage incontournable qui s'est enrichi de nouvelles entrées sur Archimède, Bohr, Gödel, la biodiversité, l'économie... J.-F.A. PUF, 1 216 p., 32 €.

SIMPLICITÉ PROFONDE. Le chaos, la complexité et l'émergence de la vie,

de John Gribbin

On a du mal à s'en convaincre, ne serait-ce qu'en constatant l'impossibilité de prévoir le temps qu'il fera dans une semaine, mais les systèmes complexes sont régis par des lois simples. En fait, en résumant d'une phrase un pan entier de la physique, on pourrait dire que si certains systèmes sont imprédictibles, alors qu'ils répondent pourtant à des règles de la nature gravées dans le marbre, c'est parce qu'ils sont à la fois extrêmement sensibles aux conditions initiales et influencés par leur propre comportement. Un changement d'un iota (le fameux battement de l'aile d'un papillon) a des conséquences immenses et les bouleverse. En revisitant l'évolution de la science au cours des derniers siècles, l'astrophysicien britannique John Gribbin retrace, de manière tout à fait accessible, la manière dont le déterminisme triomphant du XIX^e siècle s'est mis à vaciller sur son piédestal, ce qui a permis l'apparition de la théorie du chaos qui sous-tend le monde. P. B.

Traduit de l'anglais par Laurence Decréau.

Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 360 p., 23 €.

LE MÉTHANE ET LE DESTIN DE LA TERRE – Les hydrates de gaz : rêve ou cauchemar ?

de Gérard Lambert, Jérôme Chappellaz, Jean-Paul Foucher et Gilles Ramstein
Les hydrates de méthane – des molécules-cages ressemblant à de la glace colorée – emprisonnent en leur sein de grandes quantités de ce gaz à effet de serre. Présents dans les sédiments océaniques et dans le permafrost des régions arctiques, ils sont très instables, et les scientifiques soupçonnent que dans un passé lointain de la Terre, ils ont émis dans l'atmosphère d'énormes quantités de méthane, contribuant ainsi à un important réchauffement climatique. Un risque potentiel, examiné par les auteurs, spécialistes du climat et des sciences de la Terre. C. Ga.

EDP Sciences, 168 p., 24 €.

Paul Brooks, neuropsychologue des rouges de la conscience « Aucun cerveau n'est une île »

L'HIPPOCAMPE ET L'AMANDE.
Récits d'un neuropsychologue (Into the Silent Land)
de Paul Brooks.

Traduit de l'anglais par Christian Cler, éd. de L'Olivier, 318 p., 20 €.

Avez-vous déjà tenu un cerveau dans votre main ? demande Paul Brooks à ses étudiants qui contemplent pour la première fois un encéphale humain. « C'est notre maison », explique-t-il.

Professeur de neuropsychologie à l'université de Plymouth, Paul Brooks nous invite à voyager dans les neurosciences, « au pays du silence », selon l'intitulé original. Quant au titre français,

il fait référence à deux structures cérébrales voisines, l'hippocampe et l'amygdale, dont le nom dérive du mot grec signifiant « amande ». Ce sont « des composantes vitales des rouges de la mémoire et de l'émotion ». L'hippocampe et l'amygdale jouent un rôle de premier plan dans l'interprétation de ce qui nous entoure et le déclenchement de nos réactions.

Ce livre savoureux n'est pas un ouvrage didactique, mais associe les récits de cas cliniques, le débat philosophico-scientifique, la science-fiction et les souvenirs personnels, le tout servi avec un solide humour.

« Derrière chaque visage se trouve un soi », affirme Brooks. Mais, dans l'espace situé derrière un visage, tempère-t-il, ne se trouve qu'« une substance matérielle : de la chair, du sang, de l'os et un cerveau. (...) Il n'y a personne là-dedans. »

Cette provocation nous amène au cœur du propos de l'auteur. Quels liens existe-t-il entre notre cerveau et notre conscience ? « Dans quel recoin de cette dense forêt de neurones et de fibres nerveuses l'esprit se tient-il ? Nulle part ! Et le soi ? A quoi vous attendiez-vous ? Au génie dans la bouteille ? » Ainsi rabroué, le lecteur se voit rappeler que les fonctions cérébrales

sont liées au reste du corps. Comme l'écrit joliment Brooks : « Aucun cerveau n'est une île. »

Bien, se dit le lecteur, l'auteur va quand même nous expliquer comment le cerveau crée la conscience de soi. Avec humilité, Brooks s'excuse de ne pouvoir le faire. « C'est dans le domaine où je suis censé être expert – la neuropsychologie – que je me sens le plus profondément ignorant », avoue-t-il. Ce n'est pas une preuve d'incompétence, mais une limite intrinsèque de la science : « Ce qui permet à la science de comprendre si bien le monde matériel extérieur – les observations objectives formulées à la troisième personne – est précisément ce qui lui interdit de comprendre le "monde intérieur" de la conscience. » Brooks a cependant des certitudes : « La conscience n'a pas de localisation particulière » et « même si l'esprit est localisable dans le corps et dans le cerveau, il est aussi distribué différemment au-delà de ses limites biologiques. »

Des anonymes patients au cerveau d'Einstein, en passant par Robert Louis Stevenson et la manière dont l'auteur de *Doc-til ? Nulle part ! Et le soi ? A quoi vous attendiez-vous ? Au génie dans la bouteille ?* » Ainsi rabroué, le lecteur se voit rappeler que les fonctions cérébrales

PAUL BENKIMOUN

Un physicien à l'assaut des lois de l'évolution La dynamique du vivant

DE L'ŒUF À L'ÉTERNITÉ
Le sens de l'évolution
de Vincent Fleury

Flammarion, 274 p., 22 €.

Les généticiens et les paléontologues se donnent bien du mal. Ils s'usent à sonder l'ADN et creuser la roche pour répondre, en définitive, à cette question : d'où venons-nous ? Alors qu'il leur suffirait d'une bande de caoutchouc tendue entre deux punaises pour y voir plus clair.

Vincent Fleury met à leur disposition cet outillage négligé, assorti de notions de mécanique des fluides, pour décrire des règles de construction du vivant si astreignantes qu'elles interdisent à l'évolution « de faire n'importe quoi ». Et ne craint pas d'affirmer, à rebours de Darwin, que notre apparition sur Terre n'est pas totalement fortuite.

Physicien de formation, Vincent Fleury a d'abord étudié la façon dont les cristaux croissent, évoquant irrésistiblement des végétaux. Ces observations l'ont persuadé que les lois de la physique, tout autant que les messages chimiques dont la biologie tente de reconstituer les cascades vertigineuses, peuvent expliquer la forme des animaux.

Appliquées aux cellules de l'embryon, qui ont la capacité de s'agripper les unes aux autres et de se déplacer, ces lois physiques conditionnent une poignée de plans d'organisation qui vont ensuite se dérouler de façon quasi automatique.

Dans cette perspective, « nous ne sommes après tout qu'une méduse dont le nombril n'est pas en face de la bouche », résume Vincent Fleury, dont l'ambition est de décrire « l'espace mathématique où flottent les êtres possibles, en attendant que l'évolution les élise. » Il va même jusqu'à dessiner l'homme de demain : front large, menton renfrogné et sourire élargi.

Caresser des trilobites

Selon lui, les lois de la physique renversent le point de vue biologique : « D'abord les animaux apparaissent, ensuite ils évoluent. » Il voit dans le darwinisme « une théorie un peu paresseuse », à amender. On est curieux de la réaction de ses partisans, pour lesquels il nourrit une certaine tendresse : « Dans les galeries de paléontologie, certains caressent des trilobites comme on caresserait un chat. » Du moins ceux-ci n'ignoreraient-ils pas que Lucy a environ trois millions d'années, et non sept...

S'il est résolument déterministe, Vincent Fleury n'est pas pour autant créationniste : là où ceux-ci voient des miracles, il invoque torsions, dépliements et enroulements de tissus, qui se « reniflent » les uns les autres. « Il y a d'autres façons d'être déterminé que par "le Seigneur" », écrit-il.

Cette description mécaniste du vivant suggère aussi des pistes pour la médecine régénératrice. Pour que celle-ci mette toutes les chances de son côté, elle devra faire appel non seulement aux cellules souches, mais aussi à des tissus embryonnaires entiers, plaide le physicien, qui s'avance là encore d'un pas assuré sur un terrain miné. ■

HERVÉ MORIN

Persee ÉDITIONS
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Persée
38 rue de Bassano
75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

LES JOURNÉES DU LIVRE NAPOLÉONNIEN
DU 1^{er} AU 3 DÉCEMBRE 2006
DE 10H À 19H

Dans le cadre exceptionnel de l'Hôtel Séguier
14-16 rue Séguier - Paris 6^e

Informations:
Librairie Teisédre - 01 53 10 35 10
www.clavreuil.fr

ZOOM



FOUS DE PATAGONIE
Quatre découvreurs du bout du monde de 1856 à 1897

Quatre textes exhumés de la revue *Le Tour du monde*, dont Jules Verne était l'un des abonnés. Le principe de cette nouvelle collection laisse perplexe. Quand les « découvreurs » racontent sans complexe comment ils déterrent les corps des Patagons au nom de l'anthropologie, on peut estimer que c'est un témoignage sur les mœurs d'une époque qui a poussé loin la passion de la science. Mais quand le récit fantasmagorique d'Auguste Guinnard, « *capturé par les sauvages* », est pris pour argent comptant, on ne sait plus très bien où on est. *Ch. B.*
Ed. des Riaux, 448 p., 20 €.

SEULE AUTOUR DU MONDE EN 71 JOURS

d'Ellen MacArthur. Un tour du monde solitaire en 71 jours, 14 heures et 18 minutes raconté par mails, journal de bord, photos brutes de pixels. *Mobi*, c'est le bateau, Castorama sur une face, B & Q sur l'autre. Ellen MacArthur a fini par lui dire des mots d'amour, le lendemain du jour où elle a craqué. C'était le 5 janvier 2005, il y avait des icebergs dans le Pacifique sud et un bonhomme de neige dans le carré : « *Je ne sais pas où j'en ai trouvé l'énergie parce que mes yeux étaient pleins de larmes l'instant d'avant.* » *Ch. B.*
Arthaud, 288 p., 29,90 €.

KESSEL, LE NOMADE ÉTERNEL

d'Olivier Weber. Revoici Joseph Kessel, né dans la pampa argentine, élevé au pied de l'Oural puis sur la Côte d'Azur, engagé dans l'aviation, dépuisé autour du monde, enivré à 18 ans, auteur d'un best-seller à 23. Cette édition, qui fait dialoguer une belle iconographie et le texte lyrique d'Olivier Weber, plonge dans le tourbillon de la vie du flamboyant « *Jef* ». Gare à la noyade. *Ch. B.*
Arthaud, 192 p., 30 €.
Signalons aussi *Ami, entends-tu...* entretiens de Joseph Kessel avec Jean-Marie Baron (La Table ronde, 300 p., 19 €).

Les carnets de John Muir, naturaliste exalté qui parcourut l'Amérique à pied
La très longue marche

QUINZE CENTS KILOMÈTRES À PIED À TRAVERS L'AMÉRIQUE PROFONDE : 1867-1869
de John Muir.

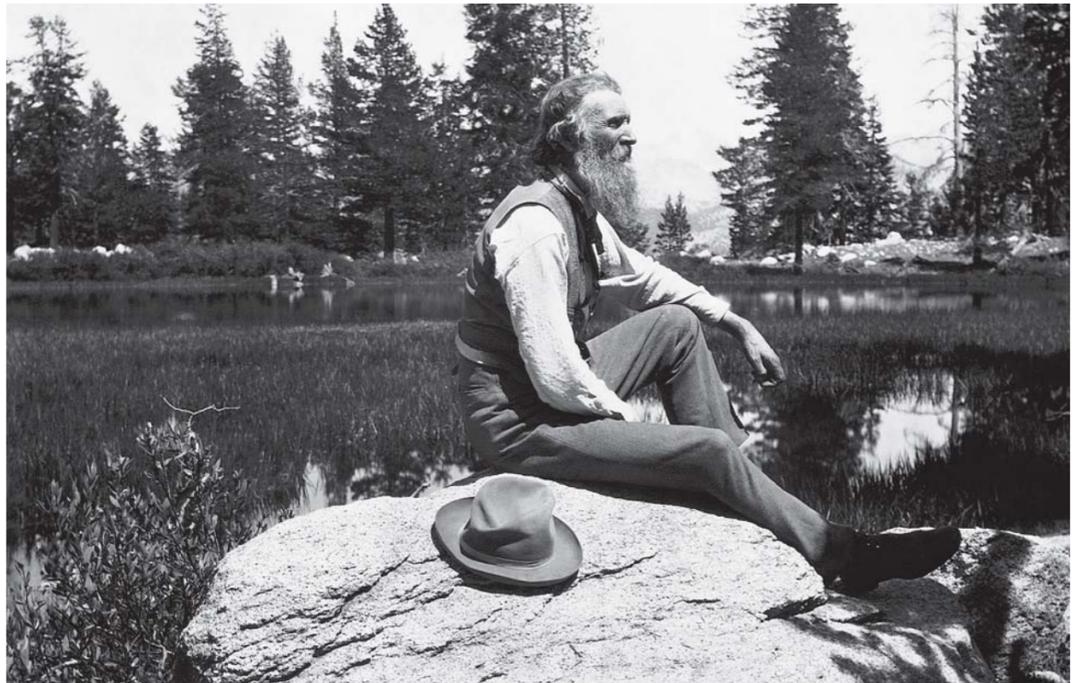
Traduit de l'anglais par André Fayot.
Ed. José Corti, 176 p., 17 €.

Le 1^{er} septembre 1867, un jeune naturaliste exalté se met en route à travers les Etats-Unis, son nouveau pays, vers les « *jardins sauvages du sud* ». Quittant la région des Grands Lacs, il est prêt à marcher « *mille miles* » jusqu'ou poussent les plantes extraordinaires : la Floride, le golfe du Mexique et peut-être, au-delà, les jungles d'Amazonie.

Qui est ce piéton de grand large ? Un drôle de spécimen : John Muir, 29 ans, laisse pousser sa barbe comme un buisson sur son visage d'amoureux de la nature. Tournant le dos à la civilisation, il traverse Louisville, les yeux sur sa boussole, « *sans dire un mot à âme qui vive* ». Passé les faubourgs, il atteint la verte forêt. Alors seulement, à l'ombre des grands chênes du Kentucky, il se pose, étale sa carte pour tracer les grandes lignes de son voyage : « *Aller droit devant moi, approximativement au sud, par le chemin le plus sauvage, promettant les plus vastes étendues de forêt vierge.* »

Là, ou peut-être était-ce le soir dans une auberge délabrée, il sort son carnet et décrit les arbres en majesté : « *Entre les berceaux de feuillage et les cavernes de leurs longues branches se nichent de superbes poches d'ombre, et chaque arbre paraît doté d'une double ration de vie, puissante, exubérante.* » Ce carnet écrit en marchant est le pense-bête d'un esprit scientifique, curieux. Plein de croquis de plantes ou de paysages, il n'est pas destiné à être publié, et ne le sera que cinquante ans après la mort de John Muir (1). Mais la poésie des observations, l'art de l'ellipse, l'intensité des rencontres, et surtout son ambition insensée, en font un précipité littéraire.

Né en 1838 en Ecosse, John Muir a émigré à 11 ans avec sa famille et connu l'adolescence d'un fils de fermier du Wisconsin. Après des études de botanique, il sillonne les forêts, sa presse à plantes sur le dos. Il aime vagabonder, dormir sous les étoiles, sentir le soleil neuf, boire la rosée de son vêtement, marcher jusqu'à 80 kilomètres par jour. Il hait la vil-



John Muir, en 1902. CORBIS

le autant qu'il aime la nature. A Chicago, il herborise. A New York, il passe plusieurs jours dans le port sans oser marcher jusqu'à Central Park de peur de se perdre.

Flux et reflux de la nature

Au début de l'année 1867, John Muir travaillait dans une fabrique à Indianapolis. Il a failli perdre la vue dans un accident. Lors de son long confinement en chambre obscure, il a pensé aux flux et reflux de la nature et « *aux marées dans les affaires des hommes* ». Il part vers le sud sans savoir si le voile qui brouille sa vue se lèvera jamais.

Revenu des ténèbres, Muir sait le prix de ce qui est vu et n'en perd pas une miette. Il voit un « *négrillon* » sur un cheval blanc aux jambes d'échassier, plus loin, la *Schankria*, ou ronce sensitive, qui se rétracte sous les coups comme les frères humains victimes de taquineries. Il est avide de saisir l'insaisissable, la personnalité des plantes, et même les sensations des minéraux : « *Pourquoi la matière organisée sous forme minérale ne serait-*

elle pas capable de sensations d'un type dont nous, dans notre perfection aveugle et obstinée, ne pouvons pas avoir la moindre idée ? » Des années plus tard, ayant fait fortune en Californie, il aura le premier l'intuition du rôle des glaciers dans la formation des reliefs du Yosemite.

Son Amérique, vidée par la guerre de Sécession, a un parfum d'Afrique. C'est un « *pays bizarre* » où les pillards rôdent, les Noirs sont souvent hospitaliers et les Blancs méfiants. En chemin, il souffre de violents accès de solitude. Il est capable de lyrisme quand il s'enflamme pour les « *inventions divines* ». Il porte une Bible dans son sac et la cite souvent, mais le premier palmier nain lui a « *dit des choses plus importantes que je n'en ai jamais entendu d'un prêtre de l'espèce humaine* ». Son obsession de comprendre les ressorts de la Création imprègne chaque page du journal.

Au moment même où David Livingstone, son compatriote de vingt-cinq ans son aîné, se perd dans le continent noir, John Muir patauge dans des marais infestés de moustiques, en Floride. Le

23 octobre, il s'effondre sur un chemin, victime d'une crise de paludisme, et regagne à demi inconscient la maison de l'homme qui l'héberge et le sauve. Pendant presque trois mois, son journal est muet. Très affaibli, il s'embarque encore pour Cuba, mais renonce à poursuivre jusqu'à l'Amazonie.

John Muir a vécu la plus grande partie de sa vie en Californie. A 50 ans, tournant le dos à une vie de labeur, il a repris la route, vers l'Alaska (2). Il a dédié ses dernières années à la défense de la nature sauvage, cause à laquelle il avait converti le président Theodore Roosevelt. Il est aujourd'hui, outre-Atlantique, une icône des « *préservationnistes* ». Ce premier livre révèle que sous la barbe du prophète écolo se cachait un écrivain. ■

CHARLIE BUFFET

(1) John Muir est mort en 1914 ; 1000 Miles Journey to the Gulf a été publié aux Etats-Unis en 1916, et aujourd'hui seulement en France.
(2) Voyages en Alaska, Payot, 1995.

Le récit par Jean-Baptiste Charcot d'une expédition en Antarctique
Carnets de l'extrême Sud

LE FRANÇAIS AU PÔLE SUD
de Jean-Baptiste Charcot.

Ed. José Corti, 368 p., 20 €.

Il y a un siècle, Jean-Baptiste Charcot remettait à Ernest Flammarion le journal de l'expédition la plus poussée que la France ait jamais envoyée en Antarctique. A en croire le com-

mandant du Français, il s'agissait d'une dette envers tous ceux qui avaient soutenu son projet : un simple « *récit anecdotique* » tiré de son journal personnel, et sans « *aucune prétention littéraire* ». Bien sûr anecdotes il y a : conversations intimes avec manchots photos à l'appui, omelettes d'œufs de cormoran, mort du cochon du bord abandonné pour l'éternité au pied d'une pyramide de glace, relevé du thermomètre par - 25 degrés pieds nus dans des savates et autres banalités de la vie d'une expédition polaire.

Pour Charcot, fils d'un siècle savant et d'un génial aliéniste, l'aventure était d'abord scientifique. Dans la compétition avec les grandes nations européennes pour la « *conquête du pôle Sud* », la réussite de l'entreprise française se mesurait à l'épaisseur des annexes - que le reste puisse être littérature importait peu. Cependant, il y a plusieurs bonnes raisons de ne plus croire ce dandy de « *commandant* », pour qui la prétention, littéraire ou autre, eût été la dernière des fautes de goût - on ne passe pas impunément une nuit de plusieurs mois avec Rabelais, Shakespeare et Homère dans sa cabine. La légèreté qu'il met à raconter l'hivernage de son navire et la douceur du regard qu'il porte sur son équipage les- tent son journal d'un juste poids d'humanité. Le romanesque n'est pas loin. Au bord du dernier hori-

zon inconnu de la Terre, le commandant fait corps avec son navire. Quand les pannes menacent de livrer le Français aux glaces, il confie à son carnet ses angoisses, avec une conscience aiguë du rôle qu'il a à tenir. Et il reste disponible au merveilleux d'une lune apparue pour sauver le bateau des ténèbres, ou de Jupiter se levant dans un ciel de cristal.

Mais il y a autre chose. En post-face, Pierre Escudé montre comment le journal de Charcot se trouve au cœur d'un roman peu connu de Jean Giono, *Fragments d'un paradis*. Dans cette œuvre charnière, écrite ou plutôt dictée pendant l'Occupation, Giono a reproduit des pages entières du journal de Charcot, qui apparaît comme le personnage du « *capitaine* », jamais nommé. Loin d'être un simple emprunt, le journal serait venu « *décalaminer une écriture embourbée dans les images et les procédés d'écriture qui rappellent les œuvres de l'avant-guerre* ». Escudé estime que Charcot, porté disparu en 1936 dans le naufrage du *Pourquoi-Pas ?* a apporté post mortem à Giono l'impulsion d'un style nouveau. Et si Giono n'assuma jamais que du bout des lèvres *Fragments d'un paradis*, c'est parce qu'il n'osa pas reconnaître l'emprunt à l'aventurier.

Ce qui, à défaut de prétention, offre à ce Français au pôle Sud une belle destinée littéraire. ■
CH. B.

« Raga », cri de révolté contre les méfaits de la colonisation
Retrouver l'aventure

RAGA. Approche du continent invisible
de JMG Le Clézio.

Seuil, 100 p., 16 €.

Raga. En langue apma, c'est le nom de l'île Pentecôte, dans l'archipel de Vanuatu. Dans la langue de Le Clézio, ça veut dire rage. JMG Le Clézio est l'un des douze écrivains invités par Edouard Glissant sur la goélette *La Boudeuse*, aujourd'hui à mi-chemin d'un tour du monde de trois ans à la rencontre des peuples de l'eau. Il a passé quelques semaines à bord, mais les lecteurs de *Raga. Approche du continent invisible* n'ont pas à le savoir. Pas plus qu'ils n'ont à savoir que cette famille embarquée sur une pirogue à balancer au temps des migrations océaniques, c'est un peu de celle du romancier. *Raga* est un amalgame de choses vues, de visions et de points de vue qui a pour seul ciment la colère de l'écrivain contre les ravages de la colonisation. Un mille-feuille de cent pages.

On accoste dans l'île où « *le temps semble s'être arrêté au premier chapitre de l'occupation humaine* ». Tout est atone, il n'y a pas une couleur. Noir des falaises, ciment des parpaings, plantations de cocotiers à l'abandon. Il faut s'élever par un sentier escarpé vers le village de Melsissi, derrière les mollets musclés de Char-

lotte, la militante féministe, pour que l'île dévoile sa fourrure verte et sa terre rouge. C'est là, dans les hauteurs de l'île, que les habitants se sont réfugiés, « *comme au temps de leur première arrivée sur l'île* ». « *Ils se sont détournés du progrès et du monde moderne, ils se sont retournés vers ce qui les avait toujours soutenus, la connaissance des plantes, les traditions, les contes, les rêves, l'imaginaire.* »

Ce « pervers » de Gauguin

Sur ces hauts où Le Clézio sent, par contraste avec la désolation des côtes, un air de paradis, Charlotte Wèi Matansuè tresse des nattes d'un blanc éclatant. Ayant quitté son mari qui la battait, elle a réactivé cette tradition des femmes des Vanuatu pour leur permettre de retrouver l'indépendance économique. En faisant reconnaître la valeur du travail des femmes, elle les aide à retrouver un statut dans la société mélanésienne. Elle est l'absolu contraire de l'image laissée par ce « *pervers* » de Gauguin, celle d'une femme « *objet très lisse, très doux, très docile* ». Charlotte est pudique, mais forte. Elle saute d'un rocher à l'autre comme un cabri sur ses pieds chaussés de tongs. Charlotte est le seul présent du livre - et son seul avenir. Le Clézio conjugue dans un même passé désabusé les ravages des colons, la morgue des ethnologues, les querelles des missionnaires.

Le Clézio en veut aux aventuriers, dont le Pacifique est le dernier décor. Il se bat pour reconquérir le mot : « *Aventure est le nom qu'il faut garder. Un mot qu'il faut maintenant retourner : l'arracher comme un vêtement dans lequel se sont drapés les sinistres apôtres de la conquête et les profiteurs confits d'exotisme.* » ■
CH. B.

du nouveau sur les Anciens

Naissances de la philosophie politique

Anne Baudart

Athènes, Rome...

M.F.K. FISHER

Marseille l'Insolite

« ... catholique, communiste, arabe et gitane, putassière et sorcière. »

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Rencontres internationales autour du philosophe Derrida en Algérie : un hommage très politique

Disparu en 2004, le philosophe Jacques Derrida était né en 1930 à El Biar, près d'Alger. Toute sa vie, il témoigna de sa tendresse pour un pays qu'il avait quitté à l'âge de 19 ans : « *Un amour de l'Algérie qui, pour n'être pas l'amour d'un citoyen, et donc l'attachement patriotique pour un Etat-nation, n'en est pas moins ce qui rend ici indissociables pour moi le cœur, la pensée et la prise de parti politique* », proclamait-il par exemple, en 1994, lors d'une réunion du Comité international de soutien aux intellectuels algériens, où il avait notamment plaidé pour une « *laïcité radicale* », mise « *à l'abri de toute terreur – qu'elle soit d'Etat ou non* ».

Douze ans plus tard, paradoxalement, c'est un chef de gouvernement étiqueté « islamiste modéré », Abdelaziz Belkhadem, qui a tenu à saluer la mémoire du philosophe, en ouverture d'une rencontre intitulée « Sur les traces de Jacques Derrida », organisée les 25 et 26 novembre par la Bibliothèque nationale d'Alger. Au milieu des drapeaux et sous le portrait du président Bouteflika, M. Belkhadem s'est adressé aux membres de la délégation internationale, français pour la plupart (Jean-Luc Nancy, Hélène Cixous, Marc Goldschmidt, René Major, Marie-Louise Mallet, Denis Kambouchner, Chantal Talagrand et Jérôme Lebre), mais aussi égyptiens (Anouar Moghith et Mona Tolba), anglais (Geoffroy Bennington) ou latino-américains (Silviano Santiago), qui avaient fait le déplacement afin de participer au colloque : « *On aimerait que vous connaissiez mieux le pays de Derrida. L'Algérie est une terre si fertile... Ceux qui y sont nés sont des frondeurs. Même en philosophie, on a donné au monde un frondeur !* », s'est amusé le premier ministre.

Derrida l'Algérien, esprit rebelle et prophète des opprimés : durant l'ensemble de ces journées, dignitaires du régime et universitaires algériens, comme

Amin Zaoui, Mohamed Moufï et Omar Bousaha, ont rendu hommage à un penseur qu'ils ont présenté comme un théoricien anticolonialiste. Du reste, la mémoire des crimes coloniaux a hanté l'ensemble de ces débats. Ainsi le président du Conseil constitutionnel, Boualem Bessaïeh, s'est-il avancé vers Marguerite Derrida, pour lui saisir chaleureusement la main : « *Votre mari était un personnage immense ; son œuvre est pour nous d'une grande actualité. Notamment sur la question du pardon et du repentir...* », lui a-t-il dit.

Dans l'assistance, outre des universitaires, on remarquait la veuve de l'homme d'Etat Houari Boumediène, et Louissette Ighilahriz, ex-activiste du FLN, jadis suppliciée par l'armée française. A la tribune, le conseiller culturel du président Bouteflika, Abdelkader Djeghloul, a d'emblée souhaité que les intervenants s'attachent à « *déconstruire l'épistémé mortifère* » de l'Occident : « *C'est une nécessité vitale* », a insisté M. Djeghloul – un sociologue qui s'était notamment fait connaître, en 1996, en vantant les mérites du négationniste Roger Garaudy dans la presse algérienne. Quant à Mustapha Chérif, ancien ministre et ordonnateur de ces rencontres, il s'est félicité que l'Algérie honore « *l'un de ses plus illustres fils, Derrida, ce maître de la pensée, le plus grand philosophe de notre temps* » (voir ci-dessous).

Blessure originelle

Peu importait, dès lors, que les ouvrages de Derrida ne soient pas ou peu traduits en arabe, et que la Bibliothèque nationale d'Alger n'en compte qu'un seul (en français) à son catalogue. Ou, comme l'a fait remarquer une enseignante d'Oran, que Derrida n'avait pas vraiment le profil d'un agitateur anti-impérialiste. Alors que les relations entre la France et l'Algérie se sont encore envenimées, après la polémique sur le « *rôle positif* » de la colonisation,



Jacques Derrida à Alger, à 18 ans. D. R.

l'essentiel était de mettre en scène des retrouvailles médiatico-culturelles en célébrant un Derrida consensuel et largement imaginaire, prêcheur du « *droit à la différence* » et de « *l'ouverture à l'autre* ». Et qu'importe, là encore, si cette dernière formule répugnait tout particulièrement au philosophe, qui n'y voyait qu'une « *expression usée à rendre l'âme* », comme il l'écrivit dans *Le Monolinguisme de l'autre* (Galilée, 1996), le livre où son lien à l'Algérie s'exprime avec le plus d'intensité. C'est là aussi qu'est restituée la blessure cruciale, originelle : en novembre 1942, le petit « *Jacque* » est brutalement expulsé de l'école, et déchu de sa citoyenneté française, parce que juif sous Vichy. Franco-maghrébin, judéo-arabe ? « *Le silence de ce trait d'union ne pacifie ni n'apaise rien* », notait Derrida.

Il ne croyait pas si bien dire. Car si cet intellectuel métis représente aujourd'hui une figure propre à rapprocher les deux rives de la Méditerranée, il n'en continue pas moins, en tant qu'ancien « *juif indigène* », à cristalliser sur lui plus d'un malentendu, et plus d'un non-

dit. Au moment où le colloque s'achevait, Mohamed Amin Damerdj, ancien maquisard du FLN devenu professeur d'agronomie, est monté à la tribune pour affirmer que le fameux décret défendu en 1870 par Adolphe Crémieux, en accordant la citoyenneté française aux juifs d'Algérie, avait préfiguré leur basculement du côté de la puissance coloniale. Dans la foulée, l'enseignant a jugé bon d'établir un « *parallèle entre les deux Adolf* » : Crémieux et Hitler...

Le lendemain, on retrouva le professeur au milieu des autres intervenants, qu'un minibus emmenait en « *pèlerinage* » vers le quartier d'El-Biar, là où Jacques Derrida a grandi. « *Derrida a vécu ici !* », s'enflamma Mustapha Chérif, guide improvisé de ce tour culturel, au seuil d'une villa située à deux pas du bureau de poste, et dont les propriétaires attendaient les congressistes avec des dattes et des fleurs. Mais comme personne, ni l'épouse de Derrida ni ses amis, ne reconnaissait la maison, il fallut bientôt admettre que le philosophe n'y avait sans doute jamais mis les pieds.

Quelques instants plus tard, la petite troupe remontait déjà en voiture, pour se rendre au 13, rue d'Aurelles-de-Paladines, là où Derrida avait bien, cette fois, passé la majeure partie de sa jeunesse. Dans ce petit appartement, on peut encore situer la minuscule « *chambre de Jacques* », et passer la main sur le vieux piano désaccordé. Mais pour le reste, tout a bien changé, les deux jeunes locataires du logement l'ayant rempli de masques africains et de drapeaux allemands. Et Derrida, dans tout ça ? Visiblement perplexe, Geoffrey Bennington, ami du penseur et professeur à Atlanta, se posait la question, évoquant le tour très politique pris par ce colloque : « *La terre, le sol, la patrie... Jacques n'aurait pas été très content, ça l'aurait énervé...* », soufflait-il. ■

J. B.

JEAN BIRNBAUM

ALAIN BEUVE-MÉRY

Une victime des « cercles sionistes » ?

Principal initiateur des rencontres d'Alger, l'islamologue Mustapha Chérif vient de signer *L'Islam et l'Occident. Rencontre avec Jacques Derrida*, un livre qui paraît simultanément en Algérie (éd. Barzakh) et en France (éd. Odile Jacob, 176 p., 21,90 €) ; l'ancien ministre y rapporte les propos qu'il échangea avec le philosophe lors d'un colloque organisé à l'Institut du monde arabe en 2003. Dans une tribune publiée par le quotidien algérien *Liberté* du 24 novembre, intitulée « *Jacques Derrida, notre allié* », M. Chérif écrit : « *Derrida était un allié pour toutes les causes justes, de l'Algérie hier à la Palestine*

aujourd'hui (...). L'Algérie, pays ouvert sur le monde, lui rend un hommage mérité. L'islam est le dernier dissident, résistant aux dérives de la modernité. Il est donc ciblé. (...) Si cette dernière digue cède, c'est toute l'humanité qui sera en danger de mort... ».

Selon la presse algérienne, Mustapha Chérif n'aurait pas hésité, quelques jours plus tôt, devant les médias, à prétendre que les critiques de Derrida à l'égard de la politique israélienne lui avaient valu d'être marginalisé en France. Le *Jour d'Algérie* daté du 22 novembre a rapporté ainsi cette thèse pour le moins farfelue : « *Il [Mustapha Chérif]*

rappellera à cette occasion que Jacques Derrida a énormément souffert des cercles sionistes en France, dans la mesure où sa critique portait sur son refus de la politique des deux poids, deux mesures, particulièrement lorsque le penseur abordait la question palestinienne ». Plus, ses prises de position avec le peuple palestinien lui valurent la marginalisation de la chaire de l'université de la Sorbonne... » Contacté par *Le Monde*, M. Chérif dément fermement avoir tenu de tels propos, s'estimant piégé par « *un journaliste stagiaire, qui a voulu faire de la surenchère pour flatter la population locale* ». ■

J. B.

JEAN BIRNBAUM

ALAIN BEUVE-MÉRY

AGENDA

LE 1^{er} DÉCEMBRE.

DURAS. A Paris, Michaël Lonsdale et Agnès Sourdillon liront les *Cahiers de la guerre*, de Marguerite Duras (POL) (à 20 heures, Reid Hall, 4, rue de Chevreuse, 75006 ; rés. : 06-12-72-55-36, rens. : www.textes-et-voix.asso.fr).

DU 1^{er} AU 3 DÉCEMBRE.

POLAR. A Montigny-lès-Cormeilles (95), la 9^e édition du Salon du polar aura pour thème « Polar et pouvoirs » (à l'espace Léonard de Vinci ; rens. : www.salondupolar.com).

LES 1^{er} ET 2 DÉCEMBRE.

DIALOGUE. A Caen, à l'IMEC, colloque « France-Italie, un dialogue théâtral depuis 1950 », organisé par le CREDas et le LEIA. **Les 4, 5 et 6**, un colloque « Emmanuel Levinas, la question du livre » aura lieu sous la direction de Miguel Abensour et Anne Kupiec (Abbaye d'Ardenne, rens. : www.imec-archives.com).

LE 2 DÉCEMBRE

JOURNALISME. A Paris, l'Association des anciens élèves du Centre de formation des journalistes (CFJ) organise le premier Salon du livre d'investigation au Palais Brongniart. Un jury de journalistes et d'étudiants

du CFJ remettra le Prix du livre

d'investigation (de 11 heures à 17 heures, place de la Bourse, 75002).

LE 2 DÉCEMBRE.

LACARRIÈRE. A Aix-en-Provence, hommage à Jacques Lacarrière à la Cité du livre, à 17 h 30 (8-10, rue des Allumettes, tél. : 04-42-91-98-88).

LE 3 DÉCEMBRE.

MESCHONNIC. A Paris, la librairie Tschann accueille Henri Meschonnic pour son livre *Le Nom de notre ignorance, la Dame d'Auxerre* (éd. Laurence Teper) (à 16 h 30, 125, bd du Montparnasse, 75006).

LE 4 DÉCEMBRE.

BECKETT. A Paris, dans le cadre du Festival Beckett, la Maison des écrivains propose une soirée : « *Beckett/Permanence* », en partenariat avec New York University et l'université Paris-IV (à 19 heures, 17, rue de la Sorbonne, 75005 ; amph. Richelieu).

LE 6 DÉCEMBRE

DUROCHER. A Paris, soirée hommage au poète et éditeur Bruno Durocher à la Bibliothèque nationale de France (de 17 heures à 20 heures, BNF, quai François-Mauriac).

L'ÉDITION

PRIX

Le **prix du roman France Télévisions** a été décerné à Nancy Huston pour *Lignes de faille* (Acte Sud). La mention spéciale du **prix Wepler** est allée à Hélène Marienski pour *Rhésus* (POL). Le **prix du Pamphlet** a été remis à Yves Paccalet pour *L'Humanité disparaîtra, bon débarras* (Ed. Arthaud). Le **prix Sévigné** a récompensé *Marie Antoinette - Correspondance 1770 - 1793*, dont l'édition a été établie par Evelyne Lever (Ed. Taillandier) Le **Grand Prix 2007 de la critique de la bande dessinée** est allé à Pascal Rabaté pour *Les Petits Russes* (Ed. Futuropolis). Le **prix Française Seligmann** contre le

racisme, est revenu à Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias pour *Juifs et musulmans : une histoire partagée, un dialogue à construire* (La Découverte) et Française Vergès, pour *La Mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage* (Albin Michel). La Société des gens de lettres (SGDL) a attribué ses prix d'automne : le **prix Poncetton**, doté de 3 000 €, revient à Pierre Charras pour l'ensemble de son œuvre et après la parution de *Bonne nuit, doux prince* (Mercure de France) ; le **Grand Prix de poésie Louis-Montalte**, doté de 3 000 €, à Jacques Izard pour l'ensemble de son œuvre, et la parution de *Poésie, œuvres*

complètes I et II (Ed. La Différence) ; le **Grand Prix Thyde-Monnier** à Daniel Arsan pour *Des chevaux noirs* (Stock). La **bourse Poncetton** va à Patricia Castex-Menier pour *X fois la nuit* (Cheyne), les **bourses Thyde-Monnier** vont à Antoine Emaz, *De l'air* (le Dé bleu), Bernard Foglino, *Le Théâtre des rêves* (Buchet-Chastel), Jean-Moise Braitberg, *L'Enfant qui maudit Dieu* (Fayard), Isabelle Condo, *Solitude de l'Aube* (Plon), François Dupeyron, *Le Grand Soir* (Actes Sud), Eric Chevillard, *Démolir Nizard* (Minuit), Ghislain Cotton, *Tangamania* (Labor) et Ling Xi, *Été strident* (Actes Sud).

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Professeur Totem et docteur Tabou,

de Nicole Claveloux (éd. Etre).

Sur la trace de Nives,

d'Erri De Luca (Gallimard).

Jeunes Turcs,

de Maurice Fari (Buchet Chastel).

Le Passage à niveau, de Philippe Routier (Stock).

La Lucidité, de José Saramago (Seuil).

Les Dames de la Ferrière,

de Christian Signol (Albin Michel).

Fleurs, de Philippe Solers (Hermann Littérature).

ESSAIS

Une femme à Berlin, anonyme (Gallimard).

Histoire universelle de Marseille, de l'an mil

à l'an deux mille, d'Alessi Dell'Umbria (éd. Agone).

La Révélation d'Hermès Trismégiste,

d'André-Jean Festugière (Les Belles Lettres).

Les Chasseurs noirs, de Christian Ingrao (Perrin).

Tocqueville et la nature de la démocratie,

de Pierre Manent (Gallimard).

Les Officiers de Sa majesté, les dérivés des généraux

marocains 1956-2006, de Mahjoub Tobji (Fayard).

De la certitude, de Ludwig Wittgenstein (Gallimard).

Russell Banks

« Notre histoire n'est pas une affaire réglée »

L'auteur d'« American Darling », qui publie un livre d'entretiens avec Jean-Michel Meurice, explique l'inépuisable vitalité du roman américain, et porte un regard sans concessions sur les évolutions de son pays

Dans votre livre d'entretiens avec Jean-Michel Meurice, vous commentez l'histoire des Etats-Unis en partant de la vision qu'en donne le patrimoine cinématographique américain. Vous évoquez aussi la littérature. Comment expliquez-vous le formidable appétit de fiction des romanciers américains ?

Peut-être parce que notre histoire n'est pas une affaire définitivement réglée. Quand il existe un consensus sur la nature du passé, les romanciers n'ont pas besoin de chercher à le corriger. Aux Etats-Unis, les « *Native Americans* », les Africains-Américains, les Latino-Américains, les Anglo-Américains, tous ont une vision sensiblement différente de l'histoire. La plupart d'entre eux ne contestent pas les faits, mais la signification qui leur est donnée. C'est pourquoi les romanciers américains sont si souvent tentés de se tourner vers ce passé dont le sens n'est pas encore fixé. Prenez l'abolitionniste John Brown (1800-1859) : les Africains-Américains considèrent cet homme comme un héros, tandis que les Anglo-Américains le voient comme un individu certes bien intentionné, mais complètement fou. Si j'ai choisi d'en faire la figure centrale de mon roman *Le Pourfendeur de nuages* (Actes Sud, 1999), c'est qu'une telle distorsion donne l'occasion de réinterpréter les faits, de les réimaginer, de les renouveler en se situant à l'extérieur des constructions imposées, des idées reçues.

Il faut se souvenir, aussi, que la fiction américaine a peu cédé à l'attrait du postmodernisme qui a tellement séduit en Europe. Elle a résisté de manière consciente et obstinée à une intellectualisation excessive de la narration. Le résultat, c'est une vitalité peut-être plus grande, même si cette caractéristique a aussi ses côtés négatifs : une certaine naïveté, voire parfois une certaine stupidité. La littérature américaine a connu un élan formidable à partir des grands classiques que furent Melville, Twain ou Hawthorne. Puis il y a eu des gens comme Faulkner et Hemingway. Aujourd'hui encore, ceux qui ont de l'ambition, Toni Morrison, Cormac McCarthy, Richard Ford et d'autres, se mesurent à eux-là. C'est peut-être une chimère, mais tout le monde veut écrire LE grand roman américain. Chez vous, en revanche, je n'ai pas l'impression qu'on ait cette idée du grand roman

encore à écrire – comme si tout avait déjà été fait par Flaubert, par Balzac...

Mais vous aussi, vous avez vos classiques ?

Oui, mais notre pays est si divers, notre histoire si peu claire à nos yeux, si peu établie, que la possibilité d'écrire de la fiction existe encore. Nous tendons vers les étoiles – quitte à échouer, encore et encore. Tout le monde a échoué, bien sûr. Je trouve extraordinaire de voir de jeunes auteurs essayer à leur tour, qu'ils écrivent de petites histoires provinciales sur leur famille, leur école, leur mariage et comment il a raté, ou alors de grandes histoires qui veulent tout embrasser. Le roman est la seule forme qui peut tout inclure. C'est son charme et son risque, car à essayer de faire cela, on peut devenir incohérent.

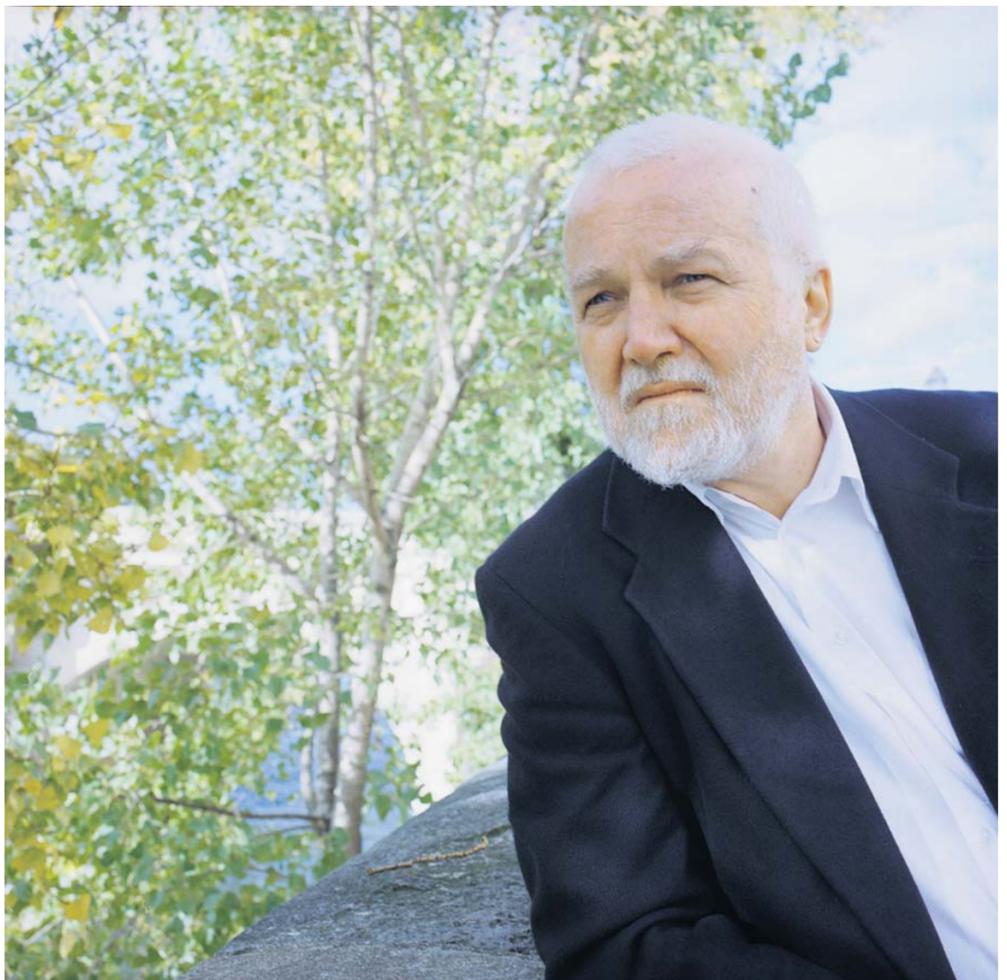
Etes-vous subversif ?

Certains jours, je pense que oui, d'autres que non. Mais je suppose que ma condition d'écrivain, le fait qu'écrire soit toute ma vie, rien que cela me rend subversif. Du coup, je suis toujours un « outsider » – même quand j'enseignais la littérature à Princeton, je me sentais à l'écart. Evidemment, je suis ravi d'avoir une audience aussi large que possible, mais je ne tiens pas à être trop populaire. Ça signifierait que je suis devenu rassurant, réconfortant. Un écrivain doit se situer à l'extérieur des conventions, des préjugés de la société. Du dedans, il est très difficile de distinguer la stupidité, le sexisme, l'injustice.

Vous faites partie d'une génération qui a beaucoup lutté, vous avez été militant à l'extrême gauche dans votre jeunesse, avez-vous l'impression d'être maintenant un résistant ?

Oui je pense, d'une certaine façon, puis-je je résiste au courant d'acceptation passive du statu quo. Je ne suis pas isolé, pas dans un sens tragique, en tout cas. Mais pour la plupart des intellectuels et des artistes, aux Etats-Unis, il devient de plus en plus difficile de se faire entendre, de couvrir le bruit du consumérisme, de la culture dictée par la consommation.

De façon générale, je suis perçu comme radical. A un certain moment, au milieu des années 1990, j'étais alors enseignant, je me suis rendu compte que les étudiants étaient devenus plus conservateurs que leurs professeurs. J'avais les cheveux gris et, pourtant,



Paris novembre 2006. LUCILLE REYBOZ POUR « LE MONDE »

j'étais la personne la plus radicale de la classe ! Mais ce n'est pas tant moi qui me suis radicalisé, c'est les Etats-Unis qui sont devenus de plus en plus conservateurs. Le fait que les jeunes se sentent incapables de changer les choses explique en partie cela. Ils sont tenus à l'écart du pouvoir et ils ne maîtrisent plus aucun des outils qui permettaient, autrefois, d'introduire du changement : manifestations, marches, sit-in, etc. Ma génération pensait vraiment pouvoir peser sur la politique, grâce au mouvement des droits civiques, aux mouvements anti-guerre. Mais, à partir de la fin des années 1970 et des années 1980, c'est devenu de plus en plus difficile. Ce n'est pas que la jeunesse soit aujourd'hui moins idéaliste (bien que cela soit un peu le cas) mais les outils qui étaient efficaces avant ne le sont plus. Regardez les manifestations qui ont précédé la guerre en Irak, début 2003, dans toutes les grandes villes américaines : des millions de gens ont défilé. Et tout ça pour rien. Ça n'a pas été pris au sérieux. Par le pouvoir politique, bien sûr, mais aussi par les médias, qui en ont minoré l'impact. Les tactiques et les types d'organisation doivent évoluer pour faire changer les choses. Les Etats-Unis sont comme un gigantesque iceberg flottant sur la mer : corriger sa trajectoire est très malaisé, très lent. On ne peut imaginer que peu de changements à la fois, en utilisant des outils très spécifiques. Maintenant, les nouvelles formes d'organisation doivent passer par Internet.

American Darling, votre précédent roman, s'arrêtait à la veille du 11-Septembre. Est-ce un sujet que vous pourriez aborder directement ?

Je crois que je n'écrirai jamais directement là-dessus. C'est un événement mélodramatique ou, du moins, c'est comme cela qu'il a été enregistré par notre imagination. Une rencontre entre le bien et le mal. Cela fait partie des événements sur lesquels il est le plus difficile d'écrire frontalement. Comme l'Holocauste.

« Au milieu des années 1990, j'étais alors enseignant, je me suis rendu compte que les étudiants étaient devenus plus conservateurs que leurs professeurs. J'avais les cheveux gris et, pourtant, j'étais la personne la plus radicale de la classe ! Mais ce n'est pas tant moi qui me suis radicalisé que les Etats-Unis qui sont devenus de plus en plus conservateurs. »

te. On peut en parler indirectement, ou bien à la première personne, si on a été impliqué. Ce que j'aimerais faire, c'est essayer d'éliminer la composante mélodramatique, mais je ne suis pas sûr de savoir comment y arriver. Dans *American Darling* (Actes Sud, 2005), je me suis contenté de suggérer que l'histoire d'Hannah, l'héroïne, n'aurait pas pu être la même après cet événement.

Aviez-vous, en commençant votre vie de romancier, l'idée de changer le monde par l'écriture ?

Non et je ne le cherche toujours pas aujourd'hui. Si cela se produit, tant mieux, mais ce n'est pas pour ça que je le fais. Bien sûr, je crois que la littérature change les gens – moi, elle m'a changé. Mon regard sur les femmes, les Noirs, le monde, l'histoire de mon pays, a été bouleversé par l'art, la poésie, la fiction. Cela dit, je ne pense pas que le regard de George Bush ait été le moins du monde changé par l'art. De façon générale, la transformation ne se produit pas par le centre, mais par les bords et, du coup, cela va lentement. L'art n'a d'effet que dans les marges, un lecteur à la fois. Un individu dont la vision du monde sera peut-être modifiée : son comportement, le lendemain, la manière dont il traitera les autres êtres humains. Il est très, très rare qu'un livre change les choses rapidement et ce ne sont souvent pas les meilleurs. Je ne pense qu'à un petit nombre d'ouvrages aux Etats-Unis, comme *La Case de l'oncle Tom*, qui a bouleversé l'idée que se faisaient beaucoup de gens de l'esclavage. Grâce à ce roman sentimental, Harriet Beecher Stowe a touché des centaines de milliers de personnes. C'était un genre d'« agit prop » très efficace ! En fait, on doit choisir : pour avoir une audience de masse, il faut souvent simplifier, renoncer à rendre les ombres et les complexités de la nature humaine, les ambiguïtés de l'histoire, son ironie. Ecrire des histoires où il y a Dieu et le diable et rien au milieu. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLLE RÉROLLE

Au plus intime de l'Amérique

AMÉRIQUE NOTRE HISTOIRE

Entretiens de Russell Banks avec Jean-Michel Meurice.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Furlan, Actes Sud/Arte, 142 p., 16 €.

En faisant appel aux commentaires de Russell Banks pour « encadrer » et « sertir » son film sur l'histoire des mentalités américaines et de leurs rapports avec l'Europe, le cinéaste français Jean-Michel Meurice ne se livrait pas à un choix anodin. Auteur de nombreux documentaires, Jean-Michel Meurice a sollicité le plus engagé politiquement des écrivains américains traduits en France – l'un des meilleurs aussi. Né en 1940 dans une famille extrêmement pauvre, Russell

Banks fut l'un des créateurs du Students for a Democratic Society (SDS), un mouvement étudiant d'extrême gauche, très impliqué dans la lutte contre la guerre du Vietnam. Après avoir quitté le SDS, en 1972, il devint à la fois professeur de littérature et écrivain, auteur de romans parmi lesquels *Continents à la dérive*, *Trailerpark* ou *American Darling* (tous chez Actes Sud).

« Histoire fantasmée »

Diffusé sur Arte sous le même nom que le livre d'entretiens, le film de Jean-Michel Meurice est une plongée dans l'histoire américaine à travers le prisme du patrimoine cinématographique de ce pays. Il s'agissait notamment, explique son auteur en introduction du livre, d'aider les Européens à approcher les Américains en passant « de leur côté

pour mieux les comprendre ». De leur côté le plus intime, en l'occurrence : celui de la fiction, donc de l'imaginaire, grâce aux extraits d'une quarantaine de films habilement montés. Le point de vue de Russell Banks sur ce que Jean-Michel Meurice appelle « une histoire fantasmée » brille à la fois par son érudition et par son mordant. Mettant en avant les « contradictions » fondamentales qui président à la construction du pays (spécialement entre idéalisme et volonté d'enrichissement), l'écrivain répond à dix questions qui balaient l'histoire américaine, du XVII^e siècle à nos jours. Depuis les premiers peuplements et la Déclaration d'indépendance jusqu'à la mondialisation, Russell Banks examine les rêves et les cauchemars de ce pays, le sien. ■

R. R.



Recueil d'un psy

Recueil d'un psy

Farid BEN

Essci

Editions Bénévent

Recueil d'un psy

« La pratique homosexuelle est à classer dans le tableau des perversions, car c'est, ne l'oublions pas, une perversion sexuelle tout comme le voyeurisme, l'exhibitionnisme, etc., partant de là, nous savons que les perversions se situent entre névroses et psychoses... »

Recueil d'un psy est à la fois un livre et un support de travail pour les personnes en traitement. L'idée est de répondre d'une manière claire aux multiples questions posées. Le respect et la qualité du travail le différencie de certains ouvrages véhiculant une psy commerciale.

Farid Ben, psychanalyste et sexologue diplômé de la faculté de Montpellier, est membre de l'association de psychanalyse freudienne. Il exerce en cabinet, et a organisé également des conférences à destination du grand public.

Disponible dans les librairies.